

---

# VIELLEPINTE DE MON ENFANCE

---

Souvenirs, souvenirs ...

---

Ces images fugitives, ces journées  
ensoleillées, ces visages bienveillants qui  
nous font pleurer et avancer à la fois ...

---





Viellepinte, ce sont quelques maisons regroupées autour d'un clocher, déposées là par les hommes et par le temps, dans la vallée du Loueit-Daban (ou de la Carbouère, selon les époques), sur la route reliant Pau à Vic-en-Bigorre. Les trois collines qui l'entourent sont sans doute à l'origine de son nom. Le Poey de Maure, aux pentes douces cultivées et au

sommet coiffé d'un bois, sépare les vallées des deux Loueit avant leur confluence à Bentayou, et ménage des vues sur la chaîne des Pyrénées, au Sud. Le Couet, au relief plus marqué et plus boisé, et dont le sommet est constitué par un grand plateau, la Cascarre, sépare la vallée du Loueit et le vallon du Barthouilh. Et enfin, « la côte », l'autre flanc de la vallée, est une de ces collines orientées nord-sud, issues du plateau de Ger, caractéristiques du piémont pyrénéen et du nord-est du Béarn, et qui se prolonge, au Nord, jusqu'à la Rivière-Basse.

Le ruisseau du Barthouilh (officiellement appelé maintenant ruisseau Le Lac) prend naissance dans les champs du plateau d'Escaunets, puis il dévale au fond du vallon du même nom, avant de se mettre à serpenter vers le village de Viellepinte. A sa droite, les pentes du Couet ; à sa gauche, le Barthouilh, un espace cultivé de prairies et de champs de maïs, lieux de tant de souvenirs de mon enfance ... Le champ de l'Hyher où, tout petit, j'accompagnais Marraine – en fait, ma grand-tante – garder les vaches, et où elle m'a fait découvrir le pouvoir magique de la lecture, bien avant l'école, dans *l'Almanach du pèlerin* ; l'Hyher encore, où, un peu plus grand, chargé de la garde des cochons avec ma cousine, ce frémissement dans les buissons – une « bêêête » ! - nous avait fait déguerpir vers la maison, abandonnant le troupeau, ce qui avait provoqué tout d'abord la colère de la grand-mère, puis la recherche des animaux dispersés dans les maïs, au milieu des jurons : un grand moment dans la mémoire collective de la famille! ...

Un peu plus loin, le ruisseau ralentit et traverse le pré au bas de la maison. C'était le lieu privilégié de mes barrages de cailloux et des ports en eau profonde (quelques centimètres) qui accueillait mes bateaux : le plus souvent un bâton de noisetier, et quelquefois, lorsque j'avais réussi à amadouer Pépé, une petite planche percée d'un trou où on avait planté un mat supportant une voile taillée dans un vieux mouchoir. Le jeu consistait à mettre le voilier dans le courant, et à suivre sa descente, en le débloquent (sans l'écraser si possible) à l'aide de cailloux lancés depuis la rive, jusqu'à ce qu'il s'arrête sur le barrage.

A la suite du pré, le ruisseau du Bartouilh passe sous le pont du chemin des Embarrats qui relie le « centre » du village au « quartier » du Couet, et, un peu plus loin, se jette dans un endroit magique, qui reste pour moi le « trou de Tarzan ». Un peu avant l'endroit où le ruisseau rejoint le Loueit, les traces d'un vieux moulin ont laissé quelques pans de murs qui provoquent une cascade, suivie d'un trou d'eau profond, dont le trop-plein rejoint la rivière ; et, comble du bonheur, un ancien canal d'irrigation a dessiné là une sorte d'île surplombant le gouffre ... Tous les enfants d'ici y ont sans doute fait et refait leur cabane, bravant les interdits de leurs parents, acheminant en cachette les matériaux de construction : planches, branches, morceaux de toile, liens de bottes de paille... la nature fournissant par ailleurs tout le nécessaire pour la fabrication des arcs et des flèches. J'y ai pour ma part rêvé tout mon saoul, ça a été mon campement de Sioux, ma jungle impénétrable, mon fort Apache... Plus tard, à l'âge adulte, en repassant par là, j'ai pu constater les améliorations apportées par les générations suivantes, grâce notamment à l'usage des palettes d'emballage, incomparables pour construire des cloisons ... ou des barricades ?

Et nous voilà dans la vallée du Loueit (ou de la Carbouère)... En provenance du plateau de Ger, la rivière entre à Viellepinte par le quartier des Tindes (plutôt désigné par le terme de *Bouzic*), passe sous le pont de la route de Vic, et musarde ensuite dans la vallée avant d'aller ... je ne savais où à l'époque, mais j'ai appris par la suite qu'elle se débrouillait toute seule pour rejoindre l'Adour. La partie aval de la rivière – le Cazala, le Baccarous, puis la Ribère – est encaissée par rapport au niveau des champs et présente plusieurs trous d'eau, les fascinantes « gourgues » dans lesquelles nageaient les « cabots » que l'on pêchait, la nuit, à la fourchette.

Le Bouzic – et Lous Tindes- c'est le bout du monde : aucune route entre le moulin du Guatarbès, sur la route de Pontiacq à Escaunets, et les premières maisons de Viellepinte, des champs de maïs, pas de bruit de moteur, seulement les chants des oiseaux en été et le silence en hiver. Et le chêne, le grand chêne sous lequel beaucoup d'amoureux se sont sans doute couchés en regardant le ciel... Deux maisons seulement dans ce bout de vallée, la maison Jacques (chez Desmarets pour moi) et la maison Arnaubarry. La maison Jacques restera toujours associée dans mes souvenirs au couple pour le moins baroque que formaient Justin et Marie, lui le titi parisien chétif et gouailleur, facteur de son état, elle la béarnaise bien en chair, et j'entends encore les rires et les chants des pères-porcs quand il montait sur la table en chantant « le petit vin blanc ». Chez Arnaubarry, il y avait Germain qui racontait sa guerre des Dardanelles - je ne savais pas vraiment où c'était, mais apparemment c'était très loin, et il y était question de turcs, que j'imaginai bien avec leur turban rouge - et sa femme Henriette ; leur fils Abdon a continué à y habiter seul après leur mort, avec son chien et sa lucarne sur le monde, c'est-à-dire sa télévision.

De l'autre côté du Louet, la maison Larrouyat ... Que de souvenirs ici ! C'était le rendez-vous des écoliers de Viellepinte, le point de départ (et de retour) incontournable sur le chemin de l'école, par la « côte vieille » qui commençait là. Il me fallait franchir la passerelle branlante, au-dessus du Batan, sans regarder l'eau, comme on me l'avait recommandé, et en trois bonds je rejoignais Popaul, de plusieurs années mon aîné, et Gilbert, son frère, à peu près de mon âge, ainsi que Jeannot Peyrot et sa sœur Danièle. Nous y étions un peu comme chez nous, chez Larrouyat, on en connaissait tous les recoins ; quand les enfants de la maison étaient en retard, les autres assistaient à la scène avec leurs parents, Alexandre et Marcelline. Au retour, l'hiver, on se chauffait un peu au coin du feu avant de filer, et, en passant devant la « cour » des cochons, on jetait un coup d'œil intrigué aux activités du verrat. C'est là aussi que, plus tard, le premier poste de télévision de Viellepinte, fièrement acheté par Paul avec son premier salaire, nous a rassemblés, le souffle coupé, autour de Thierry la Fronde et de la Piste aux Etoiles ...



Il faut maintenant parler du « village », comme disait ma mère, pour désigner le « centre » constitué des cinq maisons groupées autour de l'église. Pour commencer, la maison Manescau et la maison Peyrouilh, les deux maisons qui encadrent la « place », en fait un carrefour traversé par la circulation automobile avant que la déviation

actuelle ne lui restitue son statut de lieu de rencontre. A leurs côtés, sur le chemin de Bentayou, la maison Lestelou, - *lo castet* -, au fond d'une cour dont l'accès se faisait par une entrée surmontée d'un pigeonnier, rénové et habité maintenant, et qui abritait, paraît-il, la perception de Pontiacq-Viellepinte, à l'époque glorieuse. L'église Saint-Paul, ramenée depuis longtemps au rang de chapelle, constitue le témoin le plus marquant du temps où Viellepinte, avec sa perception et sa poste, était plus important que Pontiacq. Juste à côté de l'église, la maison Capera, adossée à un corps de grange, restera pour moi toujours associée à Yvonne et à son fils Justin, propriétaires de l'unique bistrot, dont le stock tenait en quelques bouteilles empoussiérées, et qui n'ouvrait que le dernier dimanche du mois de janvier, à l'occasion de la fête de la Saint-Paul. Un peu plus loin, la maison Clos, une grande bâtisse tournée vers l'Ouest ; quand j'étais enfant, elle était habitée par Henri, un vieux monsieur qui m'intriguait par ses manières distinguées, et par son « domestique » Louis, un italien dont l'accent me fascinait et m'amusait. Et, si l'on traverse la route de Pau, on termine ce tour de centre par la maison Gachie, sur les pentes du Poey de Maure ...

Il ne reste plus qu'à évoquer les « quartiers ». A mi-côte de Pontiacq, en plein virage, la maison Marou domine la vallée. Autrefois habitée par une famille nombreuse, elle n'est maintenant plus gardée que par Jeannot ... Sur les premières pentes du Couet, un groupe de deux maisons : Planterose, qui abritait autrefois le bureau de poste, et Jeanhaure – chez moi.

Il y avait enfin, à l'époque, plusieurs autres maisons – en fait, de vieilles mesures- qui ont maintenant totalement disparu. Au bas de la côte, près de chez Larrouyat, Firmin Paquette me parlait des Colonies et

m'apprenait des chansons ... plutôt colonialistes ! La pauvre Francine, du Cazaux, qui était aveugle, n'avait que la ressource de mendier dans les maisons pour subsister ; en passant près du cimetière, elle saluait ses morts en les apostrophant : *Adiou Jacquoutet, adiou Berthe* !

Voilà des gens que je n'ai vu qu'avec mes yeux d'enfant, pour ce qu'ils étaient à ce moment-là, sans savoir comment les aléas de la vie les y avaient conduit. Les autres, et leurs familles, je les ai connu plus tard, et donc avec mes yeux d'adulte aussi ; j'ai vécu leurs joies et leurs drames, eux ont partagé les nôtres, quelque part nos vies demeureront mêlées à jamais dans ce fond de vallée ...





---

# VIELLEPINTE AUJOUR'HUI

---

## Tour de ville

---

Un peu d'humour et d'auto-dérision, à l'intention des visiteurs, toujours les bienvenus dans notre quartier ...

---



## **VIELLEPINTE, UN « TROU » ? MAIS NON, C'EST ...**

### **3 accès**

Depuis qu'ils nous ont construit une déviation routière, on est comme une grande ville : on a une rocade, et on peut accéder au quartier par pas moins de trois entrées : Viellepinte-est, Viellepinte-centre et Viellepinte-ouest

### **3 routes**

Pour sortir, 3 routes aussi : Viellepinte-est pour aller à Vic-Bigorre, mais aussi à Toulouse et plus, Viellepinte-centre pour aller à Bentayou, et même à Paris si on veut, Viellepinte-ouest pour Morlaas, Pau et la mer ... Bref, on est le centre du monde !

### **3 collines, mais 5 panoramas**

Le Poey de Maure, qui permet de voir côté Est Viellepinte, côté Ouest nos amis de Maure

Le Couet, qui nous permet de voir toute la vallée du Louet-Daban, jusqu'au château d'eau de Lahitte-Toupière

La côte de Pontiacq, qui nous montre le versant Est du Poey de Maure

Le plateau de la Cascarre et sa vue sur les Pyrénées et les clochers des enclaves

### **6 zones de culture**

Los Tindes et Las Marleras : sur la rive droite du Louet-Daban, et au sud de la rue de l'Estelou

La Costa : rive droite du Louet-Daban, sur le flanc de la colline de La Costa

La Ribère : le fond de la vallée, au nord du pont, rive gauche du Louet-Daban

Le Poey de Maure : sur les pentes Est de la colline du même nom

Le Bartouilh : le vallon bordé par le ruisseau du Lac

Le Bouzic : la rive gauche du Louet-Daban, en amont du pont

La Cascarre : le plateau surmontant la colline du Couet

### **3 rivières**

Le Louet-Daban (ou Carbouère), entre le moulin du Guatarbès à Pontiacq et la Ribère de Bentayou

Le Louet-Darrè, dont nous sommes riverains sur une portion, ce qui étonne souvent les gens

... et le ruisseau du Lac qui dévale d'Escaunets par le vallon du Bartouilh et se jette dans le Louet-Daban par une cascade

### **3 boucles de randonnée intercommunales des « sentiers du Montanérés »**

La boucle de Pontiacq-Viellepinte (boucle n° 15) : Pontiacq-Côte Vieille – Viellepinte-Cascarre- Lac du Louet - Pontiacq

Le chemin des crêtes (boucle n° 27) : Viellepinte-Poey de Maure-Bosc Darrè-Escaunets-Cascarre-Viellepinte

La boucle « Autour du Louet-Daban » (boucle n°16) : Peyraube-Castera-Bentayou-Viellepinte-Peyraube

*Topo-guides sur le site de la mairie de Pontiacq-Viellepinte*

### 3 sentiers, pour aller à pied chez nos voisins

Le sentier de Lasbouzigues : en limite de la commune de Bentayou, un ancien chemin creux, la liaison pédestre la plus courte pour rejoindre Maure

Le sentier de Bosc Darrè : de Malé vers Escaunets

Le sentier de la Côte Vieille : le chemin des écoliers, en route vers Pontiacq

Le sentier de la Cascarre : le chemin des champignons et des chasseurs, en direction d'Escaunets

### 1 église

L'église, dédiée à Saint-Paul, a reçu sa configuration actuelle au début du XVIème siècle, puis a été restaurée à plusieurs reprises. Elle recèle plusieurs ornements référencés.

### 3 quartiers

**Le quartier « rive gauche »** (du Louet) : le « village », qu'on peut traverser de part en part en passant par la place centrale ou plutôt le carrefour) ; c'est là qu'on se croise, qu'on papote, qu'on peut s'asseoir ... mais pas de bistrot

**Le quartier « rive droite »** (du Louet) : hélas inhabité maintenant

**Le quartier des « Embarrats »** (les enfermés) dont on ne sort qu'en revenant sur ses pas, mais qui concentre les 2/3 de la population ... C'est aussi la rive droite du Lac ; on s'y perd ...

### 6 voies de circulation

La rue de l'Estelou : unique, et c'est donc c'est la rue principale

Le chemin des Embarrats : on peut même y voir des embouteillages et des croisements difficiles aux heures de pointe

Le chemin de la Cascarre : le chemin de randonnée vers le plateau

Le chemin Larrouyat : le début de la Côte Vieille qui monte vers Pontiacq

Le chemin Marou, pour monter à Peyraube

... et l'impasse Gachie

### **HORS CATEGORIE, POUR UNE VISITE PLUS AVANCEE ...**

#### **2 jolis clairières pour pique-niquer**

Les bois de la Cascade et de l'Hyher

**Une boucle de randonnée 100% Viellepinte** : celle dont vous ne trouverez le tracé dans aucun guide touristique, celle qui vous dévoilera les espaces les plus cachés

**La vie sauvage** et la biodiversité de nos bois

**La nature brute** des « méandres du Lac » au fond du vallon du Bartouilh : la jungle

---

# UNE HISTOIRE DE VIELLEPINTE

---

Une histoire de ce coin de  
terre

---

Elle en a vu, notre vallée, des  
aventures humaines, des larmes et  
des joies, de la préhistoire à nos  
jours ...

---



## **AVANT - PROPOS**

*Entre la vallée du Louet et la vallée de la Carbouère, dominant le hameau de Viellepinte, se trouve une colline, au sommet boisé, aux flancs en pente douce recouverts de champs cultivés, et dont les 333 m d'altitude permettent d'apercevoir, au Sud, la chaîne des Pyrénées. Cette colline, qui est en face de notre jardin et que j'ai toujours vue, depuis ma plus tendre enfance, c'est le Poey de Maure.*

*Le Poey de Maure, c'est mon Garlaban à moi. Pour des millions de parisiens, leur Garlaban, c'est la Tour Eiffel, qu'ils ont eu en point de mire au cours de leur enfance, de leur jeunesse et de leur âge mûr ; pour d'autres, c'est le sommet de cette montagne qui les surplombe depuis toujours. Ces « Garlaban » constituent une référence, quelque chose qui attend, au milieu de l'agitation des hommes, quelque chose qui leur rappelle qui ils sont, quelque chose sur quoi ils peuvent compter, qui était là avant et qui sera là après.*

*Tenter d'écrire l'histoire d'une communauté, si petite soit-elle – et c'est bien le cas de Viellepinte – n'est pas chose si facile, et il a fallu faire un certain nombre de choix pour résoudre des problèmes de représentation de l'espace et du temps. En ce qui concerne l'espace, le premier problème a été celui de la désignation des maisons : j'ai choisi d'utiliser les noms originels, tels qu'ils figurent sur le premier cadastre béarnais, sans utiliser les noms de famille des habitants. En ce qui concerne le temps, j'ai choisi de bien distinguer la narration des événements intervenus avant ma naissance, me reposant sur des témoignages et des écrits - sous la responsabilité de leurs auteurs - ou sur le fruit de mes recherches, de celle des événements postérieurs à ma naissance, sur lesquels je peux apporter mon propre témoignage, avec tout ce qu'il peut comporter de subjectif d'ailleurs ...*

*Et, si je me suis efforcé de ne présenter que la sphère publique, celle qui intéresse tout le monde, il y a peut-être des événements que d'aucuns pourront juger comme appartenant à leur sphère privée. Qu'ils me le signalent et j'apporterai immédiatement les corrections nécessaires. Ces anecdotes ne sont évoquées ici que pour rendre plus vivant un récit qui se veut seulement un acte d'amour.*

*Enfin, même s'il relate des événements impliquant les familles de certains habitants, je voudrais souligner que, pour moi, ce texte ne s'adresse pas aux seuls viellepintais « de souche », mais à tous ceux qui habitent ou qui aiment ce bout de terre. La vallée est à tous, et il n'est pas indispensable d'être né ici pour apprécier le coucher du soleil sur le Poey de Maure ...*

*NB : Je me suis limité à n'évoquer ici que les événements qui concernent la commune, puis le quartier, de Viellepinte, sans présenter leur contexte, pour éviter un doublon avec la seconde édition de l'ouvrage « Histoire de Pontiacq-Viellepinte » à laquelle je renvoie le lecteur. Le texte intégral de cet ouvrage peut être téléchargé à partir du site de la mairie (taper « site pontiacq » ou quelque chose de similaire). Il peut être obtenu également sous la forme d'un livre relié, au format A5, sur le site d'auto-édition [www.lulu.com](http://www.lulu.com).*

## UN PEU D'HISTOIRE ANCIENNE

Durant le haut Moyen-âge, au temps de la chrétienté et des grandes croisades, l'église de la paroisse de Villa-Picta(\*) est, pour une raison inconnue, une possession de la Commanderie de Caubin et Morlaas. Une commanderie, à cette époque, c'est un établissement foncier, regroupant en général un ensemble de constructions (*espitaus* – ancêtres de nos hopitaux -, fermes, moulins, églises ...), appartenant à un ordre religieux. En l'occurrence, il s'agit ici de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (une sorte d'ONG du Moyen-Age), Ordre dit des Hospitaliers, car il est plus particulièrement dévolu à l'accueil des pauvres, des malades et des pèlerins. Dans la région, cet Ordre s'est établi à Morlaas, où il a créé un hôpital pour les pèlerins de Saint-Jacques.

En l'an de grâce 1085, Viellepinte devient un village béarnais en tant que partie du Montanérès, la dot apportée par la Vicomtesse de Bigorre Talèze à son nouvel époux Gaston IV le Croisé.

En 1270, Villa Pieta est évoqué sur le cartulaire du château de Pau. ; d'après Hubert Dutech, Pieta viendrait du latin pinctea et évoquerait une halte ou une auberge peinte, sur le chemin entre Beneharnum – Lescar aujourd'hui – et Vic-en-Bigorre, auberge peinte en rouge selon la tradition celtique [7]. La seigneurie de Villa-Pinta est attachée à la maison de Lons [1] ; en 1385, lors du censier du Béarn commandé par Gaston Fébus, le village appartient au baillage de Morlaas, et on y dénombre 14 foyers (c'est-à-dire à peu près 70 habitants). A cette époque, Pontiacq, pourtant tout près, compte 10 foyers (50 habitants) et appartient au baillage de Montaner, tandis que son église dépend du diocèse de Tarbes. Il semblerait donc que la ligne de partage entre l'influence du Béarn et l'influence plus tournée vers la Bigorre, passait par la limite entre ces deux communautés.

Le nom du village a connu plusieurs évolutions : Biela-Pinta en 1429 (reform. du Béarn), Bielepinte en 1737 au dénombrement de Maure [2]. Par contre, son rattachement administratif est toujours demeuré lié au Béarn : « vic » du Montanérès au XIIIème siècle, « baillage » de Morlaas au

XIVème siècle, « parsan » du Montanérès au XVIIIème siècle, « sénéchaussée » de Pau, avant de devenir une commune du canton de Montaner du département des Basses-Pyrénées, nouvellement créé par un décret de l'Assemblée Nationale en 1790.

## XVI ème SIECLE : GUERRES DE RELIGION



La plus ancienne construction dont on peut se faire une représentation dans le temps, est sans doute l'église paroissiale Saint-Paul, avec son clocher-mur caractéristique, et dont Catherine Lahonde et Philippe Aragnan, dans leur inventaire de 1979 [3] situent l'origine au 16ème siècle. A partir de 1608, date du rétablissement du culte catholique à Viellepinte à

la suite des guerres de religion, puis au cours de sa restauration vers 1774, l'église a bénéficié de plusieurs ornements de grande valeur. Parmi les plus remarquables, le tabernacle (1727-1729) dû à Pierre Caron, sculpteur à Lescar, le maître-autel (1760-1780), le rétable et le confessionnal attribué à un certain Carroyat en 1747.

Cette église a certainement reçu sa configuration actuelle au début du XVIIème siècle, lorsque le culte catholique a été rétabli à Viellepinte en 1608. Il n'est pas fait mention d'une destruction au cours des guerres de religion, contrairement à celle de Pontiacq.

## XVIIème SIECLE : L'ANCIEN REGIME

### Les seigneurs de Viellepinte

Sous l'Ancien Régime, une seigneurie correspondait à un ensemble de terres, qui assuraient un revenu à partir des impôts, en argent et en nature, des paysans qui y résidaient. L'ensemble des maisons de Viellepinte

était ainsi autant de métairies. Le titre de seigneur était un titre de noblesse, dont on pouvait hériter par succession, ou qu'on pouvait acheter, ce que faisaient de nombreux bourgeois fortunés. Il faut également savoir que ce titre procurait le droit de siéger aux Etats du Béarn, ce qui signifie qu'en plus d'un pouvoir local, le seigneur était un homme politique au niveau de la province. C'est pourquoi on peut imaginer que les seigneurs ne séjournèrent qu'épisodiquement dans leur seigneurie, qu'ils visitaient essentiellement pour prélever l'impôt ; par contre, ils se faisaient généralement inhumés sur leurs terres.

La période « moderne » des seigneurs de Viellepinte débute lorsque François de Lasserre – ou de La Serre, selon les auteurs – marchand-boutonnier et bourgeois de la ville de Pau, nommé garde de Pau, puis élu député et jurat, acquiert, le 18 septembre 1678, de messire Antoine de Lons, écuyer et seigneur du dit lieu, la seigneurie de Viellepinte. Directeur de la monnaie de Pau, il décède à Viellepinte le 3 février 1705, après avoir cédé le fief à son fils Jean-François de Lasserre, avocat au parlement de Navarre, en 1697.

Il est impossible de situer avec certitude quel était le lieu de résidence de ces seigneurs : la construction associée au pouvoir politique au village est sans doute le « château », - lo castet- référencé à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle comme maison Lestelou, et qui a sans doute abrité d'abord la seigneurie locale, puis la famille noble propriétaire de la majeure partie des terres avant la Révolution.

## XVIIIème SIECLE

### **La dynastie des « de LASSERRE » continue**

Jean-François de Lasserre, député du corps de la ville de Pau le 8 juin 1699, a deux enfants, dont un fils, Jean, qui lui succède à sa mort, le 15 mai 1714. Ce dernier décède à Viellepinte 40 ans plus tard, le 11 septembre 1754 ; son fils, encore prénommé Jean, ne lui succède que deux ans, puisqu'il décède à son tour à Viellepinte en 1756.

Comme Jean de Lasserre n'avait que deux sœurs, Marie et Ursule, les seigneurs de Viellepinte vont changer de nom à la suite du mariage, le 9 novembre 1756, entre Marie de Lasserre et Emmanuel de Cacaret, dit Lestelon, abbé laïque de Ségus, en Bigorre (dans la vallée de Batsurguère, près de Lourdes). En qualité de procureur de sa femme, Emmanuel de Lestelon est admis aux Etats du Béarn, le 16 mars 1757. De cette union naissent cinq enfants, dont deux vont marquer l'histoire de Viellepinte, Jean-François et Marie-Anne. Jean-François de Lestelon, l'aîné, né à Ségus le 16 juin 1761, effectue des études de théologie au séminaire de Tarbes, et il est prêtre lorsqu'il est admis à son tour aux Etats du Béarn, le 28 janvier 1788, pour la terre de Viellepinte, dont sa mère lui a fait donation.

### **Premiers registres paroissiaux**

Par ordre du roi Louis XIV, les naissances et les décès de la seigneurie doivent maintenant être recensés dans des « registres paroissiaux ». A partir de 1720, les paroisses de Pontiacq et de Viellepinte ont le même desservant (ou prêtre) : le curé Camau de 1720 à 1749, le curé Meyville de 1749 à 1780, et le curé Noguez (peut-être originaire de Pontiacq), qui tiendront scrupuleusement les registres jusqu'à leur remplacement par les actes d'état-civil, en 1792.

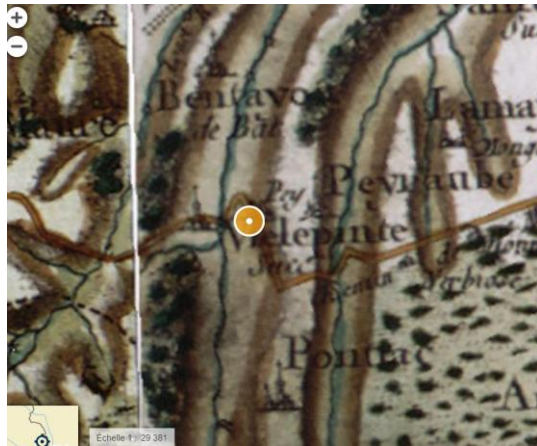
### **Une nouvelle route à Viellepinte**

En 1760, les Etats du Béarn commandent à l'intendant d'Etigny l'étude d'une route reliant la région du Vic-Bilh à la Bigorre. Les commissionnaires nommés, après de longues discussions, décident d'un tracé par le « bas Vic-Bilh », c'est-à-dire, au départ de Saint-Jammes, un passage par les côtes de Gabaston, Baleix, Maure, Viellepinte et Casteide. C'est donc depuis cette époque que la route Morlaas-Vic, l'actuelle Départementale 7, traverse le territoire de Viellepinte, et va devenir pour ses habitants la voie d'accès privilégiée pour se déplacer à Pau ou à Tarbes.

### **Premières cartes géographiques**

En 1746, le roi charge César-François Cassini de Thury de l'élaboration d'une carte représentant l'ensemble du royaume. Ce travail gigantesque, poursuivi par son fils Jean-Dominique, se déroule entre 1756 et

1815, et va conduire aux « cartes de Cassini », premières cartes topographiques et géométriques, c'est-à-dire basées sur des relevés « précis » (du moins pour l'époque). Les relevés de la carte de notre secteur (planche d'Auch) sont effectués entre 1766 et 1767, et cette carte est publiée vers 1771, ce qui explique qu'y figure la route Morlaas - Vic-Bigorre. On dispose pour la première fois d'une visualisation de l'espace de ce temps-là, complétant les informations qui n'étaient jusque-là relatives qu'à la population.



*Carte de Cassini de la région de Viellepinte*

### **Révolution et Premier empire**

1789 : la Révolution éclate, ouvrant une période de bouleversement, sans doute le plus radical et le plus rapide de l'histoire de France. A la suite de la fuite du roi Louis XVI et de son arrestation à Varennes, la situation se durcit, et partout c'est l'heure des règlements de comptes. A Viellepinte, le seigneur de Lestelon, caché dans le pigeonnier du château pour échapper aux gendarmes, est arrêté à la suite d'une dénonciation, ce qui témoigne de la grande tension sociale du moment, même dans les villages les plus reculés. La première République voit le jour en 1792, et Viellepinte devient une Municipalité ; un conseil général de la commune est élu le 22 février 1793, désignant Arnaud Bibé comme premier maire et

divisant Viellepinte en trois sections, le Levant, le Midi et le Couchant. Arnaud Bibé est ensuite remplacé par Jean Clos – dit Manescou – jusqu'en 1796, puis il est de nouveau élu pour un an (1796-1797).

Quelques années plus tard, les tensions sont quelque peu apaisées, la Révolution a fait place au Directoire ; Jean-François Lestelon, qui a abandonné sa particule, remplit les fonctions d'agent municipal de Viellepinte (c'est-à-dire de maire) de 1797 à 1804.

## XIX<sup>ème</sup> SIECLE

### Les troupes napoléoniennes à Viellepinte

Au printemps 1814, à la veille de l'abdication de Napoléon, la guerre va brutalement se rapprocher ; il s'agit de ce que l'on a appelé la « campagne des sans-souliers », c'est-à-dire la guerre entre l'armée du maréchal Soult revenant d'Espagne et les troupes coalisées commandées par le général anglais Wellington. Après les durs combats du Pays basque menés durant l'hiver 1813-1814, les coalisés sont maintenant à Orthez et Aire-sur-Adour ; en provenance du Vic-Bilh, le cantonnement de l'artillerie française s'établit à Viellepinte le soir du 18 mars, puis, le lendemain, le maréchal Soult, qui a installé son état-major à Momy, ordonne aux divisions Clausel et Reille de rallier la grande route entre Tarbes et Pau par le chemin du plateau de Ger, une « *simple piste, défoncée et très difficile, entraînant la perte de nombreux chevaux d'attelage ...* » [ 11 ] . Le même jour (19 mars 1814), les violents combats de Vic-Bigorre permettent aux coalisés de forcer le passage vers Tarbes et Toulouse. On peut imaginer ce que représente le passage de plusieurs milliers d'hommes aguerris et affamés dans de si petits villages, qui ont sans doute mis plusieurs mois à retrouver leur équilibre.

### Premier cadastre

Publié le 21 mars 1804, le Code Civil regroupe les lois relatives au droit civil concernant les personnes de nationalité française et leurs biens. En prolongement du Code, Napoléon considère que le cadastre constitue, en plus d'un outil fiscal, une garantie de la propriété privée, et la loi du 15 septembre 1807 lance l'élaboration d'un plan cadastral national, comportant plus de cent millions de parcelles. Les relevés sur le terrain, réalisés par des commissions

qui définissent par la même occasion les limites des communes, ont lieu vers 1836. Le cadastre de Viellepinte, validé par l'ingénieur Dulaurier, comporte deux feuilles :

- la feuille dite « du Village », découpée en 4 quartiers : Deus Tindes, La Coste, Larribère et Poey de Maure
- la feuille dite « du Bois », découpée en 4 quartiers : Boscq-Darré, Deus Baradats, Cascarre, Couet

Le découpage territorial des communes voisines amène à quelques curiosités. Viellepinte hérite d'un « quadripoint » (terme utilisé par les géographes), près du moulin dit « de Menjolou », sur le Louet Darré, où la commune rencontre Maure, Villenave-près-Béarn et Escaunets.

Sur le premier cadastre napoléonien établi en 1836, la configuration du village apparaît relativement proche de sa configuration actuelle : l'église, le nom des maisons, le tracé des chemins y sont d'une remarquable précision ... On y trouve déjà les maisons Clos (dont l'origine remonterait au 16<sup>ème</sup> siècle [3]), Gachie, Manescau, Larrouyat, Joanhauré, Laurens, Arnaubarry ...



Durant la période allant de 1804 à 1844, trois nouveaux maires vont se succéder : Baptiste Bibé (1804-1816), Raymond Tantonat (1816-1832) et Dominique Hourtolou (1832 - 1844).

### **Les notables de Viellepinte**

A cette époque, un jeune homme nommé Pierre Peyrouilh, originaire de Vidouze, s'établit à Pau où il devient un négociant fortuné. Il connaît Viellepinte puisqu'il passe devant le château de Lestelon lors de ses déplacements, et c'est sans doute là qu'il rencontre Marie-Anne de Lestelon, la sœur de Jean-François, dont il demande la main et qu'il épouse à Pau, vers 1805 (sous le règne de Napoléon 1<sup>er</sup>). Le couple a deux enfants, Alphonse et Ursule, qui connaissent bien Viellepinte au cours de leurs séjours chez leurs grand-parents. Le 20 avril 1828, sous la Restauration, Alphonse Peyrouilh épouse à Viellepinte Jeanne de Menvielle, la sœur de Jean-Baptiste de Menvielle procureur du roi, veuve de Pierre Latorte de Bosdarros, qui est retournée chez elle à la suite de son veuvage, accompagnée de son fils Marc-Clément. C'est ainsi qu'Ursule fait la connaissance de Marc-Clément, qu'elle épouse le 11 juillet 1833. Le lecteur attentif notera que Marc-Clément est le fils de Jeanne de Menvielle, tandis que sa femme Ursule est la petite-fille de Marie-Anne de Lestelon ; les quatre familles (Latorte, De Menvielle, Lestelon et Peyrouilh) sont maintenant liées et constitueront les notables du Montanérès à cette époque (voir « Un village en Béarn »).

A la suite du mariage, Alphonse et Jeanne vont s'installer dans la métairie qui se trouve de l'autre côté de la route, laissant le château au jeune couple de Marc-Clément et Ursule. Deux enfants vont naître de cette union : Eulalie, née le 6 mai 1834, et Jean-Jacques-Lambert, né le 20 juin 1839. L'oncle d'Ursule, Jean-François Lestelon, qui est curé desservant de Pontiacq et de Viellepinte, et qui est devenu doyen du canton de Montaner, meurt à Viellepinte, le 23 février 1838, à l'âge de 76 ans, et il est enterré sous le porche de l'église Saint-Paul. On lit encore sur sa tombe l'inscription suivante, qui témoigne de la popularité et de la forte personnalité qu'on lui prêtait : « Ci-git Jean-François de Lestelon, desservant de Pontiacq, doyen du canton de Montaner. Les pauvres le pleurèrent ».

## Fusion de Viellepinte et de Pontiacq

Le 25 juin 1844, se produit un évènement majeur : Viellepinte est rattaché à Pontiacq pour constituer la commune actuelle de Pontiacq-Viellepinte. Cette fusion, voulue au même moment que bien d'autres (Castera-Loubix) par ordonnance royale, a sûrement été suivie d'une longue période de négociations et de concessions mutuelles. Par exemple, le premier élu de Viellepinte est adjoint au maire de la nouvelle commune, à l'exception de Dominique Hourtolou qui sera lui-même maire. De la même manière, le bureau de poste de la nouvelle commune est installé à Viellepinte, à la maison Planterose, sous la direction d'une femme receveur, Pauline Laurens. La perception des impôts du canton est établie dans la maison Lestelon, qui retrouve ainsi, dans un cadre républicain, son statut d'antan.



*Carte d'Etat-major vers 1830 : environ 160 habitants*

### **IIIème république**

Suite aux lois Ferry sur l'Education Nationale en 1881-1882, la principale préoccupation des conseils municipaux va concerner l'établissement et le maintien d'une école mixte conforme aux principes de la République. L'Etat se charge de former les instituteurs, mais le problème des locaux reste à la charge des communes. A Viellepinte, les enfants sont hébergés dans le porche de l'église, où une cheminée est construite pour la circonstance ; cette cheminée est encore visible de nos jours. L'institutrice (d'après les souvenirs de ma grand-mère) habite alors la maison Cazaux.

En 1858, les deux ponts de Viellepinte, sur la route Pau-Vic, sont élargis ; en 1875, la perception des impôts est installée à Viellepinte, qui devient le siège de la perception du canton de Montaner ; en 1897, une messagerie régulière par voiture est instaurée entre les bureaux de poste de Vic et de Viellepinte pour accélérer le transport et la diffusion des dépêches.

## **XXème SIECLE**

En 1914, profitant de la ligne entre Pau et Montaner qui passe à 400 mètres du bureau de poste de Viellepinte, le conseil municipal finance le tronçon qui permet de mettre en place le télégraphe.

### **La Grande Guerre**

Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, la Grande Guerre a laissé, même dans ce petit hameau, son empreinte sanglante, en fauchant trois de ses enfants, dont les noms gravés dans la pierre du monument aux morts ont du mal à résister à l'agression du temps : Eloi Paquette, Jacques Peyrot et Romain Lahonda, en fait trois voisins, réunis par ce funeste destin [Annexe II].

Le 12<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, constitué à Tarbes en juillet 1914, est engagé dans la bataille de la Marne en septembre de la même année. Le 12 septembre, à la suite d'intenses combats, le pont de Fismes, sur la Vesle (Marne) est repris à l'ennemi ; c'est là qu'Eloi Paquette, soldat matricule A-

317558 venant de sa lointaine vallée, a perdu la vie...Deux ans plus tard, Jacques Peyrot, soldat matricule A-326432, est tué à Estrées-Déniecourt, dans la Somme, le 16 juillet 1916 ; il appartenait au 417<sup>ème</sup> RI, le même régiment qu'Edouard Coeurdevey, dont les carnets de guerre [] donnent une idée des conditions de combat et des souffrances que ces hommes ont subi. Enfin, engagé dans la terrible bataille de Verdun avec le 212<sup>ème</sup> RI, un autre régiment constitué à Tarbes, Romain Lahonda, matricule A-316162, est tué à l'ennemi, anéanti sous les bombes, à l'Est du fort de Souville (Meuse), le 2 septembre 1916, au cours de la bataille qui a finalement décidé du sort de la guerre : ce même jour, l'état-major allemand décide de stopper l'offensive ...

A la mémoire de tous ces hommes, deux monuments aux morts sont construits, un monument « officiel » près du cimetière de l'église Saint-Pierre à Pontiacq et comportant les neuf noms, et un autre comportant trois noms au cimetière de Viellepinte. Ces monuments seront inaugurés le 24 avril 1921, au cours d'une journée pluvieuse marquée d'une grande émotion (*Le Patriote*, avril 1921).

### **L'Entre-deux-guerres**

Dans les années 20-30, le hameau connaît encore une grande activité. La maison Planterose – baptisée aussi du nom de Laurens - abrite la poste, d'où une dizaine de facteurs essaient le matin dans toutes les directions, pour une tournée d'une journée entière, à pied, puis plus tard à vélo. Pour se désaltérer, on dispose de deux bistrot – pas un de moins -, l'un tenu par Marguerite chez Peyrouilh, l'autre par Yvonne chez Capera, de l'autre côté de l'église. Marguerite tient également une petite épicerie, jouxtant un quillier situé en face de l'église, où les hommes se retrouvent souvent pour une partie de quilles de neuf, suivie d'un rami dans la salle du bistrot ; de l'autre côté du Loueit, la maison Paquette, à l'angle du chemin qui conduit chez Larrouyat, tient lieu de bureau de tabac. On peut imaginer les rencontres incessantes et l'animation que la présence de ces commerces entretenait, et les *abusaderas* (\*) alimentant les scènes de ménage : « *Cassayre, pescayre, quillayre a las cases dan ayre* » (Chasseurs, pêcheurs, joueurs de quilles donnent de l'air – dilapident les ressources – aux foyers) ...



A cette époque où chaque famille fait son pain, Viellepinte sait tirer parti de sa situation géographique de vallée à la confluence de deux ruisseaux. Un canal de dérivation, pris sur le Loueit au niveau du gué du chemin de Larrouyat (gué du Batan), alimente en eau un moulin et même une scierie, ce qui avait nécessité, pour la gestion du niveau des eaux et de leurs crues, la construction d'un système d'écluses et d'une muraille surélevant le niveau du ruisseau du Bartouilh. On peut imaginer l'aspect du site : des prés entretenus, un espace dégagé pour permettre l'accès aux écluses, un chemin de passage pour les charrettes, le va-et-vient des gens amenant le grain ou récupérant la farine. L'exploitation de ce moulin et de la scierie, qui avait débuté à une date qui nous est inconnue, aurait cessé vers les années 30 ...

Deux coups fatals vont bientôt réduire à néant cette belle animation. Tout d'abord, en 1936, ce convoi de charrettes lourdement chargées de livres et de dossiers qui déménage la poste à Pontiacq ; à la

même époque, Félix Pottin, qui par la mise en place un peu partout du système d'épicerie itinérante, provoque la ruine des petits commerces de campagne.

La vie quotidienne demeure essentiellement marquée par les travaux agricoles, dont les produits étaient écoulés au marché de Vic du samedi (marché existant, paraît-il, depuis 1620), par un vieil autobus qui conduit jusqu'à la guinguette Ramonède, où les amours se nouent au son de l'accordéon ... amours qui doivent se conclure par le mariage, sinon gare aux charivaris ! Il est difficile à l'heure actuelle de trouver des justifications à ces traditions, qu'il faut cependant replacer dans leur contexte, hérité sans doute de ce mélange de malice et de tonicité de l'esprit béarnais, au service tout de même ici d'une cause contestable : il s'agit de soumettre à une sorte d'impôt – d'aucuns diront de « racket » – ceux qui vivent une union illégitime, ou qui se remarient, sous peine d'être soumis, le soir venu, à un concert de klaxons, tambours, hurlements émis par des ombres entourant la maison... ombres dont la plupart d'ailleurs viennent des villages voisins, mais qui provoquent les suspensions que l'on peut imaginer, de la part des victimes' à l'égard de leurs voisins.

### **Seconde guerre mondiale**

La seconde guerre mondiale est marquée par un évènement dramatique qui a brutalement rappelé aux habitants qu'ils n'étaient pas à l'abri, malgré leur isolement apparent, de la folie du monde : l'arrestation de Jean-Firmin Cazenave, par la Gestapo, faisant irruption chez Planterose (maison Laurens) au petit matin, et l'amenant pour une destination dont il n'est jamais revenu.

Les recherches entreprises pour en savoir plus sur son rôle dans la Résistance n'ont pour le moment pas abouti, mais il est fort probable qu'il appartenait au réseau, très actif, de Vic-en-Bigorre (maquis de Caixon, parachutages d'armes de Bazillac), d'autant plus que son chef, Léon Vergès, était à l'époque percepteur des impôts ... à Viellepinte.

A la suite de son arrestation, il est interné au centre de détention de Royallieu, dans l'Oise, et il fait partie du tristement célèbre « convoi des

tatoués » (1700 personnes) qui a quitté Compiègne le 27 avril 1944 à destination d'Auschwitz, où il est parvenu le 30 avril en fin d'après-midi, et a été tatoué, sur le bras gauche, du matricule 185242. Pour des raisons que les historiens n'ont pas réussi à élucider entièrement, le convoi repart quelques jours plus tard pour Buchenwald, en Thuringe. Les « tatoués » sont ensuite dispersés dans les camps de travail (kommandos) des environs. S'ensuivent plusieurs mois de souffrances et d'horreurs, dont le récit, hallucinant, continue à hanter les mémoires [4] [5]. Dans le chaos de la libération des camps, au début du mois d'avril 1945, la 3<sup>ème</sup> armée américaine retrouve Jean-Firmin à la prison d'Eisenach, un de ces camps de travail, attaché aux usines BMW. Dans un état de santé très dégradé, il est évacué à quelques kilomètres de là, au hameau de Wilhelmsthal (commune de Marksuhl, canton de Wartburg, lander de Thuringe), où il décède le 5 mai 1945, à 3 jours de l'armistice .... Son corps est rapatrié un an plus tard, et les honneurs militaires lui sont rendus au cours d'une cérémonie qui a rassemblé tout le village autour des officiels.

Malgré une jeunesse tumultueuse, il est mort en héros, en prenant, malgré son âge, des risques pour un idéal, et il a vécu l'enfer : imaginer ce qu'il éprouvait quand il pensait, pour s'évader de l'horreur, à sa vallée et au chêne, en face de sa fenêtre, a quelque chose d'insoutenable ...

## HISTOIRE CONTEMPORAINE

### Les années 50

A la fin de la guerre, ici comme ailleurs, beaucoup d'amoureux vont enfin pouvoir se marier et avoir des enfants. A la maison Joanhaure, Marcelle – la sœur de mon père - a épousé en 1947 un gendarme, Jean Castéran, que dans un premier temps elle a suivi dans son affectation en Tunisie. Quand il est envoyé en Indochine, elle retourne vivre à Viellepinte avec leur bébé ; un an plus tard, le maire de la commune se présente à la maison, tortillant entre ses doigts le télégramme annonçant la mort de l'oncle Jean, victime des fièvres le 14 août 1950 à Hué. Là encore, après le rapatriement du corps, deux ans après, les honneurs militaires sont rendus, dans la cour de la ferme.

J'avais un an à l'époque, et je n'ai aucun souvenir de l'évènement, mais on peut imaginer l'émotion que cette disparition prématurée, laissant seule une veuve et son bébé, avait générée dans la communauté.

Les années 50 sont les années de ma petite enfance, marquées par la vie rurale, c'est-à-dire par l'adaptation continue de l'activité à la nature et à la saison. Le printemps, c'est l'époque des labours. Après avoir « tiré le fumier » et l'avoir répandu à la main, il faut mettre en place l'attelage : la paire de bœufs (ou de vaches), le laboureur chargé de guider la charrue, et le conducteur, celui qui marche devant – *la dabanteyere*. Le maître de maison se charge généralement de la charrue, la tâche de mener les bœufs est confiée à un adolescent, ou à une femme – chez moi, c'est ma grand-tante, une petite femme sèche, qui manie la baguette d'osier munie d'un aiguillon – *l'aiguyade* - et donne le signal d'avancer aux animaux en tapant seulement deux coups secs sur le joug, et en les encourageant « *Hay Marti, hay mascari* ! ». En plus des travaux des champs, le soir, tout le village se retrouve en mai au « mois de Marie », une procession autour des « reposoirs », c'est-à-dire des petits autels fleuris disposés sous un arbre, dans un carrefour ... Le souvenir de l'enfant de chœur que j'étais à cette époque est celui de la sérénité de ces soirées, des prières couvertes par le chant des oiseaux au soleil couchant, des hannetons élevés dans une boîte d'allumettes, des collections d'images et d'une grande envie d'exploser de bonheur ...

Ensuite arrive l'été, et la cadence des travaux s'accélère. Les foins d'abord, au mois de juin : il faut d'abord étendre les meules – *lous pigats* – puis retourner le foin, à la main, ou avec la faneuse tirée par des bœufs harcelés par une nuée de mouches. Pour ne pas perdre de temps, on pique-nique sous les arbres, quelquefois on se permet une petite sieste, vite interrompue par le grand-père, inquiet des nuages qui s'amoncellent. Alors, selon les jours, il faut reconstituer les meules, ou charger le foin (en vrac) sur les chars, ces chars aux grandes roues de bois munies de patins pour assister les bœufs dans les descentes. Le lendemain matin, avant de repartir aux champs, on décharge sur la grange, à la fourche, souvent à trois : l'un sur la charrette, l'autre près de l'ouverture, le troisième, tout en haut de la pile, ayant le triste privilège de respirer le plus de poussière.

Puis la saison du battage arrive, une sorte de cirque ambulante passant de ferme en ferme, animé par la même équipe de voisins. Tout le monde est en effervescence : les enfants, tout excités par les préparatifs et par l'animation joyeuse des repas ; les hommes qui passent à cette période pratiquement tout leur temps ensemble, comme des saltimbanques qui se retrouvent à chaque représentation, hagards de fatigue ; les femmes qui s'activent en cuisine et s'occupent des bêtes, entre voisines ; l'entrepreneur empêtré dans ses problèmes de mécanique et de poulies qui sautent, provoquant des pauses inopinées bien appréciées par les travailleurs à la chaîne. Même les animaux, poules et canards en tête, tout affairés à récupérer les grains perdus, participent à la fête : une énorme poussière, du bruit, des rires et des jurons, de la vie. C'était le temps où les adultes n'hésitaient pas à engueuler les jeunes, mais où ils savaient aussi les encourager par ce petit signe de tête ou ce sourire de connivence qui les faisait grandir, et leur donnait ce sentiment magnifique d'avoir leur place dans la communauté. Les voisins servaient de réceptacle aux récriminations, et de relais, à l'âge de la révolte contre les parents, en ouvrant leur table, en livrant même quelquefois des petits secrets dont ils n'osaient, par pudeur, parler à leurs propres enfants.

L'automne ensuite, la saison des couleurs, la saison où l'on retrouve ses esprits quelque peu égarés par la trépidation estivale, la rentrée des classes et les bonnes résolutions, et les vendanges. Là encore, mobilisation des uns chez les autres, les femmes et les enfants à la cueillette, les hommes à la collecte et au déchargement. Puis le pressoir, le premier jus qui coule – le vin *bourret* -, et le serrage, tous les soirs, en poussant sur le levier en bois qui fait avancer le plateau et passe chaque cran avec un « clang » libérateur, les tonneaux qu'on lave et qu'on relave, le grand-père qui vient goûter et conseiller. Un peu plus tard, en octobre et en novembre, les soirées entre voisins sont occupées par les *espélouquères*, dans la grange, autour du tas de maïs, soirées qui se terminent par le vin chaud et les châtaignes rôties – *las hirolas*- autour d'un grand feu.

Et enfin l'hiver, dont je me rappelle surtout des galoches crissant sur la neige, de la vapeur entourant l'eau chaude qu'on verse dans les boyaux, les jours de pêle-porc, en se faisant enguirlander par les femmes parce qu'on en met partout, et surtout des repas de ces mêmes pêle-porcs, où l'on

chante et raconte des histoires, parce qu'on a enfin le temps de souffler un peu, de profiter du répit imposé par la nature endormie. Avant de recommencer le cycle des travaux des champs, la fin du mois de janvier est marquée par la fête de la Saint-Paul. On invite les oncles, les tantes, les cousins et les cousines, on est tout excités parce qu'ils restent souvent dormir à la maison la nuit du dimanche au lundi, on a droit aux desserts traditionnels, le *massepin* et les *boulies* (une crème au lait). Et, bien que je sois à l'époque encore assez peu concerné par le bal, je me souviens de la grange aménagée, en général chez Capera, de la sciure par terre, des « jambes » de maïs supposées assècher la cour et qui ne font qu'accentuer son borborygme, et entre lesquelles se fauillent les talons aiguilles, au milieu de l'animation joyeuse des jeunes qui font tourner en bourrique la pauvre Yvonne.

C'était donc l'époque dorée ? certainement pas, et ces souvenirs ne peuvent cacher les dures réalités du moment. Et tout d'abord, que dans les maisons frappées par les malheurs ou la malchance, on est quasiment dans la misère. L'absence d'un homme tué à la guerre, l'absence d'une femme suite au non-mariage du fils souvent découragé, d'ailleurs, par sa propre mère, la maladie ou les handicaps, se traduisent par un habitat en très mauvais état, un repli sur soi au coin de la cheminée, et l'obligation de subsister en allant quémander un peu de travail ou un peu de pain chez les voisins ...

Dans chaque maison, le patriarcat subsiste, et le conflit entre générations est quasi-permanent : plus question pour les uns, qui ont découvert le monde à l'occasion de leur service militaire, de s'en laisser compter, pas question pour les vieux non plus, qui ont connu deux guerres, d'abdiquer. La pénibilité des travaux et leur rentabilité génère souvent le découragement : au mois de juin, l'herbe est plus haute que le maïs, et une journée d'arrachage, le dos en compote, est pratiquement annulée par la croissance fulgurante du redoutable *boupeilh* durant la semaine suivante. En conséquence, les rendements étaient très faibles, alors que les besoins de revenus commençaient à croître, attisant les rancœurs et les envies, idéalisant la vie des frères et sœurs qui travaillaient en ville.

La position sociale était plus liée à la situation familiale qu'à la nature de la famille. Ainsi, les gendres – *los aurepecs* – en plus de la coexistence avec leur beau-père à la maison, étaient souvent l'objet de suspicions à l'occasion des élections, dans la mesure où leurs détracteurs leur reprochaient, par anticipation, de ne pas mettre toute l'énergie suffisante à défendre les intérêts particuliers de leur nouvelle commune. Moins enviable encore était la situation des « cadets » - *los cadets* – c'est-à-dire ceux qui ne s'étaient pas mariés, et dont la sœur avait amené la présence d'un beau-frère auquel le statut de père des enfants conférait celui de nouveau chef de la famille, ou qui vivaient dans l'ombre d'un frère aîné, qui possédait sur eux une autorité naturelle depuis leur enfance. Leur rôle était alors souvent réduit à celui de travailleur acharné et désintéressé, corvéable à merci, avec comme compensation affective le fait d'être le parrain des enfants, qui d'ailleurs leur portaient en général une grande affection. Parfois, ils préféraient louer leurs services chez un voisin plutôt que d'assumer une situation familiale trop ambiguë chez eux.



Vue aérienne vers 1950

## Les années 60

Les années 60, comme partout ailleurs, ont apporté l'amélioration économique tant attendue, ce qui a permis aux agriculteurs de se procurer du matériel - en particulier d'acquérir leurs premiers tracteurs - et aux jeunes d'avoir l'opportunité de prendre leur destin en main, à l'image de Popaul Baylou qui brûlait sa jeunesse en roulant à toute allure, cassant allègrement les voitures que son travail d'artisan lui permettait maintenant de changer. Adolescent à l'époque, je considérais avec admiration ce *hourrat* à qui sa mère devait sans doute tant de nuits blanches, et je me souviens encore des traces de pneus sillonnant la trajectoire de sa « panhar », qui avait quitté la route au virage de la côte et poursuivi son chemin tout droit, à travers la pente ... trajectoire dont il était sorti sans une égratignure. Maurice Lalanne, de la maison Peyrouilh, avait aussi compris que tout était possible, à cette époque, à qui savait oser, et il avait osé : d'abord un camion, puis deux, puis une entreprise de travaux agricoles, une expansion rapide, la construction d'un hangar, l'embauche de plusieurs personnes, une entreprise de transport ... Il avait entrepris aussi le remembrement et le défrichage du plateau de la Cascarre, cette vaste étendue de landes au sommet de la colline du Couet, et qui est depuis recouverte de maïs.

Pas de drame à Viellepinte, heureusement, associé à la guerre d'Algérie : Pierrot Manescau et Maurice Lalanne en sont revenus, non sans doute totalement indemnes, mais eux seuls ont su ce qu'ils avaient vu là-bas.

## Les années noires

Durant la dizaine d'années qui a suivi, le village a connu une période noire, marquée par le décès de personnes encore jeunes, dont la disparition a profondément modifié le destin de leurs familles, et dont les obsèques demeurent dans la mémoire de tous.

Tout d'abord, en août 1971, Jean-Marie Caperaa – mon père – fauché par la maladie à l'âge de 53 ans, a été accompagné à sa dernière demeure par une foule que je n'ai perçue qu'au travers du brouillard de mes larmes, au cours d'une cérémonie que je n'ai pas la force de décrire ici.

Deux ans plus tard, on apprenait le décès accidentel de Gilbert, le plus jeune des fils Baylou (maison Larrouyat), à l'âge de 23 ans. Là encore, l'émotion a été immense. Je me souviens avoir appris la nouvelle un après-midi, à Egletons, en Corrèze, où je venais de débiter ma carrière deux ans plus tôt, et le souvenir de nos jeunes années (il était de deux ans mon aîné) est brusquement remonté : les voyages vers l'école, par la Côte Vieille, les combats contre ceux « de l'autre côté » (c'est-à-dire ceux qui arrivaient à l'école en venant du côté sud de Pontiacq), avec nos épées de bois cachées dans la haie de chez Poulot, notre découverte, ensemble, de la magie de la télévision ...

Le 7 octobre 1977, un coup de tonnerre a ébranlé la vallée et s'est répandu très vite bien au-delà : Maurice Lalanne venait de se tuer sur une route des Charentes. L'église n'étant pas assez vaste pour contenir la foule qui a assisté aux funérailles, la cérémonie a eu lieu sur le perron du « château », qu'il était en train de rénover et où sa femme et ses filles étaient prêtes à s'installer : une foule silencieuse, une émotion dont tout le monde se souvient ...

Et en août 1982, une foule tout aussi nombreuse pleurait Simone Clos-Manescau... Simone, je l'ai connue alors que j'étais encore enfant, lorsqu'elle venait à la maison accompagner sa sœur qui était couturière, et j'étais enchanté de ces visites, parce que, tout en maniant l'aiguille, elle s'amusait à me faire parler et on riait beaucoup avec elle. Et le jour où j'ai entendu les adultes dire qu'elle allait se marier avec Pierrot, et par conséquent qu'elle allait venir habiter à Viellepinte, j'ai été carrément enthousiasmé, sans m'attarder sur le fait qu'elle aurait sûrement moins de temps à me consacrer. Du mariage, auquel j'étais enfant de chœur – comme Pierrot l'avait été à celui de mes parents – je me souviens surtout du marié, que je n'avais pas l'habitude de voir en si grande tenue, et qui m'avait impressionné avec son costume bleu et les gants de peau qu'il triturerait entre ses mains, ainsi que de l'inscription « Honneur aux époux », faite de feuilles de laurier cousues sur un drap blanc, ornant la salle du mariage, en l'occurrence la grange que les jeunes avaient, les jours précédents, nettoyée et saupoudrée de sciure. Par la suite, Simone n'a pas mis longtemps à faire l'unanimité, et son caractère enjoué, son visage rieur sont sans doute le

principal souvenir qu'elle nous a laissé, à nous tous qui sommes devenus ses voisins et ses amis.

Les trois célibataires, « vieux garçons » comme on disait, nous ont quitté à leur tour. Vincent Cazenave (maison Gachie), décédé en 1985, était paraît-il dans sa jeunesse un vrai Don Juan, et il avait dû faire un choix, sans doute douloureux mais définitif, entre la jeune femme qu'il voulait épouser, et sa propre mère. Justin Lalanne (maison Capera), le fils d'Yvonne, était orphelin de père depuis l'âge de 10 ans, ce qui, à cette époque, constituait un obstacle majeur à la construction d'un avenir; facteur de son état, il a laissé le souvenir d'un homme gentil et plein d'humour. Enfin, Abdon Pécarrière (maison Arnaubarry); je l'aimais bien aussi, Abdon, qui avait sûrement dû beaucoup rêver dans sa jeunesse, qui dégageait toujours cette impression de tristesse résignée, mais dont l'œil brillait lorsqu'il parlait des célébrités du sport et des feuilletons américains ...

### **Les nouveaux arrivants**

Durant cette période, heureusement, il n'y a pas eu que des drames, et on a fait la connaissance des « nouveaux arrivants », c'est-à-dire des premières familles qui n'étaient pas originaires du village : la famille Llama à la maison Capera, les familles Henry, puis Loustau, à la maison Yagues, les Dal Monte à la maison Planterose ... les autres, occupants actuels, sont évoqués dans la partie « Les maisons de Viellepinte ».

## **EPILOGUE**

Et maintenant ? malgré la relève apportée par les nouveaux habitants, la situation n'est pas idyllique : la désertification rurale est en marche, et nous aurons sans doute à l'avenir du mal à empêcher l'envahissement de nos tombes par les herbes folles ...

### **Un bilan pessimiste**

Le bilan des deux derniers siècles est édifiant :

1830 :160 habitants

1950 : 35 habitants

2023 : 20 habitants

Certes, on peut trouver des raisons à ce bilan : l'absence de construction nouvelle depuis 1840 (pourquoi ?), les années difficiles de la situation économique du Béarn à la fin du siècle, la guerre et ses conséquences démographiques, ... mais la période critique semble être celle de l'entre-deux-guerres, avec la suppression des structures publiques (bureau de poste, perception), la dégradation des infrastructures (pas de liaison directe entre Pontiacq et Viellepinte), et le déséquilibre des pouvoirs

### **Et pourtant ...**

il suffirait que l'administration qui délivre les certificats d'urbanisme accepte de parler d'aménagements, de distinction entre les zones péri-urbaines et les zones très isolées

il suffirait qu'on n'accepte pas de laisser des maisons, si durement construites par nos anciens, vides et abandonnées, sous prétexte qu'elles ne sont plus adaptées au monde moderne, et pour cela qu'on les habite, qu'on les vende ou qu'on les loue

il suffirait aussi qu'on prenne en considération ensemble nos paysages et nos besoins, que l'on décline le terme si actuel de Développement Durable, sans oublier de lui associer ce qu'il est convenu d'appeler le bon sens paysan

et tout reflerait ...

*Viellepinte, juillet 2008*

## Références

[1] [www.vic-montaner.com](http://www.vic-montaner.com)

[2] Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées. Paul Raymond, 1863.

[3] [www.patrimoines-de-france.org/oeuvres](http://www.patrimoines-de-france.org/oeuvres)

[4] [www.27avril44.org](http://www.27avril44.org)

[5] <http://www.bddm.org/liv/details.php?id=I.206>

[6] Témoignages : Emilienne Peyroutou, née Lalanne (maison Peyrouilh), Jeannot Lalanne (son frère), Abdon et Pierre Clos-Manescau

[7] Hubert Dutech. *Lo noste bearn*



---

# LES MAISONS DE VIELLEPINTE

---

Les témoins du passé

---

Elles occupent encore l'espace ou elles ont disparu, mais, au-delà des joies et des drames qu'elles ont abrités, elles sont le support de la mémoire des hommes

---



## LES TEMOINS DU PASSE

*Certaines abritent la même famille depuis dix générations, d'autres ont vu se succéder plusieurs occupants au gré des ventes ou des déplacements. La plupart du temps construites en galets, les maisons de Viellepinte, ici comme ailleurs, occupent l'espace, marquent le paysage, et, au-delà des évènements locaux et nationaux, des joies et des drames, constituent les vestiges et les témoins du passé de cette petite vallée. Les tentatives de reconstitution de leur histoire intéresseront peut-être ceux qui les habitent aujourd'hui, mais elles sont surtout destinées à alimenter l'imaginaire des amoureux de l'histoire des hommes.*

*L'historique des maisons est arrêté en 2011.*

### Arnaubarry



Au 18<sup>ème</sup> siècle, la famille qui occupe la maison est la famille Arnaubarry, ou plus exactement la famille Barry. La maison tire peut-être son nom d'Arnaud Barri qui l'aurait construite. Cet Arnaud Barry a au moins deux enfants, un garçon, Pierre, et une fille, Françoise, née en 1793.

A la même époque, à la maison Prat de Viellepinte, à l'époque de la Révolution Française, naissent trois garçons dans la famille Ninou : Jacques en 1786, Bernard en 1789, et, plus tard, Jean, en 1807. Jacques va épouser Catherine Lacoste et exercer le métier de meunier tout près de sa maison natale, au moulin de Viellepinte ; Bernard, lui, épouse Françoise Arnaubarry et introduit ainsi le nom de Ninou dans la maison ; Jean, lui, se mariera avec Marie Cazanave en 1848 et occupera la maison natale.

Ainsi, à cette époque, existent à Viellepinte deux familles Ninou, qui, pour se distinguer, se feront appeler Ninou « dit Prat » et Ninou « dit Arnaubarry ». Les Ninou « Prat » du moulin auront trois enfants : Bernard

(1820), Jean (1824) et Jacques (1824). De leur côté, à la maison Arnaubarri, naissent leurs cousins Bernard (1814), Catherine (1818) et Jeanne (1824). Ce Bernard Ninou-Arnaubarry est ami de son voisin Pierre Candellé (maison Jeanhaure), dont il sera le témoin de mariage en 1833. Malheureusement, il ne se marie pas et décède en 1854, à l'âge de 40 ans.

Il n'y a ainsi plus d'homme capable d'assurer la pérennité du nom et de la maison. C'est alors que l'autre Bernard, son père, désespéré par la disparition de son fils, se tourne vers son jeune frère, Jean Ninou-Prat, marié quelques années auparavant (en 1848) et qui a trois enfants : Henri-Prosper (1852), Françoise (1855) et Jeanne (1858). Il lui propose de faire héritier Henri-Prosper.

Ainsi, la famille que va fonder Henri-Prosper, à la suite de son mariage avec Marie Jougla en 1875 n'a aucun lien génétique avec les Arnaubarry, le lien entre ces deux familles ayant été ... le gendre de la maison.

La génération suivante des Ninou est composée de Paul, Jeanne-Marie, Jeanne-Apolline et Marie, nés vers 1880. Le garçon ne se mariera pas, mais Marie épouse Marcel Pedegaye, originaire de Maure, et donne naissance à trois filles : Henriette (4 mai 1900), Delphine (5 décembre 1906) et Victorine (1<sup>er</sup> juillet 1911).

Encore un nouveau gendre et un changement de nom lorsque Germain Pécarrère, de Peyraube, épouse Henriette (Paule Eulalie pour l'état-civil), le 12 septembre 1920. Germain avait été mobilisé et avait fait la Grande Guerre dans les Dardanelles, entre la Grèce et la Turquie ; il en était réchappé, comme son voisin Edouard Caperaa, et tous deux seront conseillers municipaux dans les années 20. Germain et Henriette auront un fils unique, Abdon, né le 3 février 1922, qui demeure célibataire. A la suite du décès de Germain (1970) et d'Henriette (1981) Abdon se retrouve seul à la maison, qu'il occupe jusqu'à sa mort.

La maison va cependant revivre avec l'arrivée d'Anthony Cluté, le petit-fils de Victorine et petit-neveu d'Abdon, qui vient l'habiter à partir de 2005 avec sa femme et leurs deux filles.

## Capera



Au début du 19<sup>ème</sup> siècle, Arnaud Capera est marié avec Jeanne Brouca. Ils

ont (au moins) deux garçons : Pierre, né en 1799, et Jean, né en 1801.

Pierre, souvent désigné par « Jean Capera » (ce qui ne simplifie pas les choses), épouse, le 30 décembre 1828, Jeanne Sauré, originaire de Momy. Le couple a trois enfants : Hélène (1832), Marie (1836) et Jean (1839). Marie décède à l'âge de 5 ans. Le frère de Pierre, c'est-à-dire le vrai Jean, celui qui est né en 1801, épouse quant à lui Jeanne Frère, originaire de Lucarré ; le couple n'aura pas d'enfants.

Quant à l'autre Jean, le fils de Pierre, il épouse à 48 ans (en 1887) Justine Lahore, mais là encore le couple n'aura pas de descendance et il est ainsi le dernier des Capera à occuper la maison familiale. C'est (peut-être) lui qui vend la maison à un certain ... Lalanne, qui a épousé Yvonne Paquette, de Viellepinte, et donné naissance à un garçon, Justin ; cet homme jeune, laissant sa veuve avec Justin, âgé seulement d'une dizaine d'années.

Yvonne « tient » alors un débit de boissons, qui ne sera guère ouvert que lors des fêtes de la Saint-Paul. Justin, après avoir fait carrière comme facteur, célibataire, occupe seul la maison, jusqu'à sa mort, en 1985.

La maison Capera est alors vendue par une nièce de Justin à Robert et Michèle Llama, un jeune couple venu de Pau, avec deux enfants, Vanessa et Jonathan. Viellepinte sera le lieu de naissance de leur troisième enfant, Eva. Après avoir habité Viellepinte durant une dizaine d'années, lassés par les déplacements de travail à Pau, ils revendent la maison à Dominique Villemain, qui en est l'actuel occupant.

## Clos



La ferme Clos est, avec la ferme Gachie, une des plus anciennes maisons de Viellepinte. Vers 1810, Barthelemy Clos épouse Marie Guiflameur ; leur fils aîné, né en 1814, et aussi prénommé Barthélémy, comme son père, sera suivi par deux frères, Jean (1818) et Guillaume (1828), et deux sœurs, Jeanne (1822) et Anne (1826).

Plusieurs autres Clos, sans doute des frères et sœurs de ce Barthélémy, vont se marier à Viellepinte, sans qu'il soit possible de préciser

leur lieu de résidence : Raymond en 1833 avec Anne Desplous, Anne en 1830 avec Joseph Servat.

A 40 ans, sous le Second Empire, Barthélémy fils se marie avec Marie Carrère, originaire de Bentayou-Sérée, avec laquelle il a aussi une nombreuse famille : selon la tradition familiale, encore un Barthélémy (1855), Anne (1858), Félix (1860), Pierre (1865) et Paul-Henri (1867).

A 28 ans, en 1888, Félix épouse Maria Hors-Hourcade, de Pontiacq. Ce jeune couple va avoir une destinée tragique. Leur premier enfant, Marie Honorine, née en 1889, décède à l'âge de trois ans (1893) ; leur second, un garçon prénommé Gaston, né en 1892, va disparaître à l'âge de un an, après la naissance d'un frère prénommé Félix. Sans doute brisé par le chagrin, Félix père lui-même disparaît un mois plus tard (5 juin 1893), laissant sa jeune veuve, âgée de 23 ans, seule. Cinq ans plus tard, c'est le frère de Félix, Paul-Henri, qui épouse sa belle-sœur Maria et devient ainsi le second gendre de la famille Hors-Hourcade. Et, le 22 août 1914, Félix, le seul fils survivant du premier mariage de Maria, est tué à Saint-Vincent, en Belgique ...

Demeuré à la maison de Viellepinte, l'autre frère de Félix, Pierre, épouse Jeanne-Marie Jouanolou, originaire de Baleix, avec laquelle il a un garçon, Henri, et une fille, Marie. Amoureux du patrimoine, « lo Pierro do Clos » transmettra oralement beaucoup de souvenirs aux jeunes générations, avant de s'éteindre à l'âge de 87 ans ( en 1952).

A l'âge adulte, Marie va se marier avec ... Dupierris, de Vic-en-Bigorre. Son frère Henri, demeuré célibataire, après une carrière passée à la préfecture de Pau, revient à Viellepinte dans les années 50, où il habite jusqu'à sa mort, en compagnie de Lucien, un « domestique » italien. Une originalité qui mérite d'être signalée: pour entretenir le très grand pré situé à l'Ouest de la propriété, Henri avait inventé le concept d'auto-faucheuse en adaptant une barre de coupe sur une carcasse de vieille voiture !

Héritière à la mort de son oncle Henri, la fille de Marie, Jeannette, vend la propriété à Pierre Clos-Manescau, qui va restaurer la maison et s'y installer avec sa compagne Georgette .

## Gachie



Située sur la pente sud du Poey de Maure, la maison Gachie est une des

plus anciennes fermes de Viellepinte, comme l'indique l'inventaire de Catherine Lahonde en 1979.

Napoléon Bonaparte vient de prendre le pouvoir. A Viellepinte, Jean Gachie, fils de Jean Gachie et de Marguerite Pagnoux, épouse en 1803 Jeanne Pouts. La même année, naît leur premier fils, encore prénommé Jean. Entre 1810 et 1820, cinq autres enfants vont suivre : Marie (1<sup>er</sup> septembre 1810), Bernard (18 novembre 1813), un autre Jean (12 avril 1815), Anne (26 février 1818) et Joseph (1<sup>er</sup> mars 1820).

A 29 ans, le 1<sup>er</sup> février 1842, l'ainé des garçons, Bernard, épouse Marie Prat (de Viellepinte ?), avec laquelle il aura une nombreuse famille : Jeanne (1845), François (1848), encore Jeanne (1851), Joseph (1853), et enfin deux jumelles, Catherine et Magdeleine (22 septembre 1857).

Quarante ans plus tard, le 28 janvier 1882, encore l'ainé des garçons, François, épouse Marie Lalanne Bordères, de Sedze-Maubecq. Son frère Jean, de son côté, épouse Marie Paline, tandis que Joseph se marie avec Catherine Prat-Grangé, de Maure.

François et Marie Gachie auront une fille, prénommée Marie, née vers la fin du siècle. Elle épousera, le 20 octobre 1907, Jean-Marie Claverie, de Bédaille, et aura avec lui un garçon, Vincent (22 janvier 1910), et une fille, Marie-Louise (25 avril 1908). Marie-Louise quitte la maison

Bien des années plus tard, lorsque Vincent Claverie présente à sa mère son projet de mariage, celle-ci s'oppose à son choix ; il déclare alors qu'il ne lui en présentera plus d'autre, et il tiendra parole, puisqu'il demeure célibataire, et il occupera seul la maison jusqu'à sa mort, en 1985.

Son neveu, André Cazenave, le fils de Marie-Louise, décide alors de venir habiter la maison, à sa retraite. Depuis leur décès, la maison est louée à Favrice Verneau.

## Yaques



Au fond du chemin des Embarrats, la maison Jacques, tournée vers le Sud, en direction de la vallée amont du Louet, a longtemps abrité la famille Laban.

Né en 1753, Bernard Laban épouse Magdeleine Rouge, dite Pagnet.

Le couple aura au moins deux enfants : un garçon, Jacques, né en 1798, et une fille, Marie, née en 1809.

En 1829, Jacques, qui a 31 ans, épouse Isabelle Mounet, de Viellepinte, qui est une cousine de Bernard Ninou Arnaubarry, le voisin de la maison Jacques. Trois garçons naitront de cette union: Jean Dominique (15 octobre 1832), Pierre (30 janvier 1835) et Jean-Pierre (18 mars 1837).

L'ainé, Jean Dominique Laban épouse à son tour une fille de Viellepinte, Eugénie Gachie, la fille de Bernard Gachie et de sa femme Marie née Paline, le 15 novembre 1875. Encore trois garçons : Noël (25 décembre 1875), Bernard Paulin (22 juin 1879), Marie (1888), et Paul-Jacques (21 décembre 1892).

Les deux derniers, Marie et Jacques (dit Jacquetou) vivent en célibataires, jusqu'au jour où Marie décide d'innover, pour l'époque, en répondant à une petite annonce. Et c'est ainsi qu'elle ira accueillir en gare de Pau Justin Desmarets, un titi parisien, facteur de son état, qui travaillera plus tard à la poste de Pontiacq, et qu'elle va épouser. Ils formeront un couple plutôt baroque, elle la béarnaise bien en chair et lui de petite taille, gouailleur et populaire, n'hésitant pas à monter sur la table du pêle-porc pour entonner « le p'tit vin blanc ». Mes yeux d'enfant ont retenu le grand chêne à côté de la barrière, la façade inondée de soleil, et la cuisine où l'on rentrait par une curieuse petite porte battante.

Justin et Marie Desmarets décèdent sans descendance. Leur héritier vend la maison à la famille Henry. Didier Henry, steward à Air France, partage son temps entre ses voyages au long cours et ses périodes de repos. Avec sa femme, ils ont deux enfants, Sylvain et Isabelle, quand ils s'installent ; le troisième, Adrien, naîtra à Viellepinte. Tout le monde se souvient de ses innombrables allers et retours en vélo entre sa maison et la maison Capera, habitée alors par un autre garçon de son âge, Jonathan Llana.

Une séparation amène la famille Henry à mettre à son tour la maison en vente ; ce sont Cyril et Rachele Delaigle, un jeune couple venu de la région d'Agen, qui ont occupé la maison en 2009, puis Jean-Philippe Cattazzo qui en est l'occupant en 2023.



**Joanhaure**

Le 12 juillet 1811, la fille de la maison, Marie, qui a alors 35 ans, épouse Jean Candellé, de Pontiacq. Leur première fille, Jeanne, naît ... deux jours après ! (14 juillet 1811). Deux ans plus tard, Marie décède, une semaine après avoir mis au monde, le 13 décembre 1813, un garçon, prénommé Pierre. Après quatre ans de veuvage, Jean Candellé se remarie, le 1<sup>er</sup> décembre 1817, avec Marguerite Péré, de Labatut. Marguerite, qui s'occupe alors sans doute des enfants, Jeanne et Pierre, leur donne une demi-sœur, Marie, en 1819.

Pierre Candellé marquera la famille de sa forte personnalité durant une grande partie du 19<sup>ème</sup> siècle. A 19 ans, alors qu'il est encore mineur, il épouse Marie Cazenave, une orpheline de 16 ans, originaire de Pontiacq, fille de Simon Cazenave et Jeanne Loustalet, tous deux décédés. Le ménage aura trois garçons : Jean, né le 27 décembre 1844, Jean-Marie, né le 24 novembre 1851, et Jacques, né le 4 avril 1854.

Jean et Jean-Marie demeureront sans descendance ; seul, Jacques épouse, le 30 janvier 1888, Catherine, issue d'une famille de 5 enfants, de Saubole, et qui, par le plus curieux des hasards, a pour nom de jeune fille ... Jeanhaure ! (maison Cazaussus) Il était temps, puisque le mariage est suivi, le 22 février, de la naissance d'Ernestine. Une seconde fille, Marie, naît l'année suivante, le 10 août 1889. Et neuf ans plus tard, le 10 mars 1898, Jacques et Catherine ont une troisième fille, prénommée Jeanne ; malheureusement, de santé fragile, elle décède cinq mois plus tard

Le 7 janvier 1912, Ernestine, la fille aînée de Jacques, épouse un jeune forgeron, Edouard Capéreaa, qui vient de Viellenave-près-Béarn. La même année, le 22 avril, naît leur première fille, Marie, puis en 1913, un garçon nommé Angevin qui ne survivra pas, et le 14 avril 1914, une autre fille, Elodie. Lorsque la grande guerre éclate, Edouard est mobilisé ; il doit sans doute beaucoup à sa qualité de maréchal-ferrant, et aussi à la chance. Le 19 décembre 1917, naît un garçon, Jean-Marie ; comme Edouard est à la guerre, c'est le grand-père, Jacques Candellé, qui présente le nouveau-né à la mairie. Deux filles complètent la nouvelle génération des Capéreaa : Noélie, qui sera appelée Marcelle (30 décembre 1920), et Mathilde (12 octobre 1925).

Marie (la fille aînée) épouse en 1934 Jean-Marie Dufaur-Dessus, agriculteur et maçon à Aast ; Elodie se marie, en 1944, avec Hippolyte Pédébidou-Cachau, de Maure. Après la libération, le 11 juin 1946, le seul

garçon de la famille, Jean-Marie, épouse Irène Arbus, de Momy. Jean Castéran, un jeune gendarme originaire de Vic, épouse en 1948 Marcelle, et elle part avec lui pour son premier poste, à Tunis. Les bébés arrivent en 1949 : Viviane chez les Castéran, et Serge (moi-même) chez les Caperaa. Un an plus tard, en août 1950, le maire de la commune vient annoncer le décès de l'oncle Jean, qui était en poste en Indochine, à Hué ; il repose au cimetière de Viellepinte.

Edouard et sa belle-sœur (Marie Candellé) décèdent en 1970 . L'année suivante est la plus noire de toute ma vie : Ernestine décède le 5 juin 1971, et mon père, Jean-Marie, nous quitte le 26 août.

A partir de 1979, à la suite de mon mariage avec Marie-France Hourquet, le 7 avril 1979, mariage qui a rassemblé tous les habitants de Viellepinte, et de la naissance, à Tulle, de nos enfants, Florent le 20 juillet 1980, et Julie le 28 octobre 1982, la maison reçoit périodiquement nos visites, tandis que les terres sont mises en location.

En 1993, à la suite de mon retour professionnel à Tarbes, la maison abrite de nouveau Irène, qui est revenue vivre chez elle ; en 2006, elle doit être hospitalisée, et elle est admise en maison de retraite à Vic, où elle décède en 2013.

Julie Caperaa, ma fille, a hérité de la maison, qu'elle utilise en résidence secondaire avec son mari Damien Allain et leurs deux enfants.

## Larrouyat



Située à l'extrémité du chemin du même nom, au pied de la Côte Vieille, et seule rescapée des maisons qui bordaient ce chemin, la maison Larrouyat a toujours été un lieu de passage pour les écoliers et tous ceux qui se rendaient à Pontiacq par ce raccourci.

Jean Larrouyat et Jeanne Pouts se marient en 1804. Ils vont avoir 3 enfants : Baptiste (1803), Jean-Baptiste (1806), et Jeanne-Marie (...)

En 1823, Jeanne-Marie, la fille de la maison, épouse Jean Pelanne, de Pontiacq, et ils ont 4 enfants : Pierre-André (1825), Anne (1827), Jeanne (1829) et Pierre (1834).

L'ainé, Pierre Pelanne-Larrouyat, épouse en 1860 Jeanne-Marie Larrouy, qui lui donne 3 garçons : Pierre, né en 1861, Marcel en 1863, et Lucien en 1873.

A 34 ans, l'ainé de ces garçons, Pierre Pelanne fils, épouse Anna Laurens, 31 ans, qui vient de Casteide-Doat. De cette union, vont naître un garçon, André (11 septembre 1895), et trois filles, Marcelle (28 décembre 1905), Trézia et Frésie ( ?)

André va demeurer célibataire. Sa sœur Marcelle – Marcelline - épouse Alexandre Baylou, originaire de Castera-Loubix. Le ménage aura quatre garçons : Pierre (21 mai 1935), Jean-Louis (27 septembre 1938), Paul (22 octobre 1941) et Gilbert (26 janvier 1946).

Pierre Baylou – Pierrot – épouse Christiane Lahitte et part vivre à la maison Hors de Peyraube. Jean-Louis va aller vivre à Garlède, dans la propriété qu'il a hérité de sa tante Trézia, veuve et sans enfants. Paul, qui exerce le métier de plâtrier, crée une entreprise, Finibat, qui va devenir une des plus importantes de la région, et il s'établit à Peyraube.

En 1972, se produit un drame, le décès du cadet, Gilbert, dans un accident de voiture. Comme les trois aînés sont mariés mais n'habitent plus Viellepinte, la maison revient à l'ainé, Pierre, qui revient quotidiennement y « allumer le feu » et l'entretenir ; depuis son décès, elle n'est malheureusement plus habitée, et elle est utilisée comme exploitation agricole par ses fils, Thierry et Michel.

## Lestelou



La maison Lestelou a certainement été de tout temps le siège du pouvoir ou de sa représentation, selon les époques : désignée par les habitants sous le nom de « château », elle a sans doute effectivement d'abord abrité le seigneur du Moyen-Age, la famille noble possédant les terres sous l'Ancien Régime, puis est devenue une sorte d'hôtel particulier

occupé par le percepteur des impôts à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. C'est certainement la maison dont les murs sont le plus chargés d'histoire (voir « *Viellepinte, au cours du temps* » ). Elle présente un corps de bâtiment massif orienté plein sud, accompagné de deux tours ; on y accède par une entrée surmontée d'un pigeonnier.

Sous l'Ancien Régime, à la veille de la Révolution, c'est la famille de Lestelou (ou de Lestelon selon les documents) qui dirige la seigneurie de Viellepinte. La Révolution va tout changer ; le seigneur Emmanuel de Lestelon a disparu, laissant notamment deux enfants, Jean-François et Marie-Anne. Jean-François, devenu prêtre, « desservant » de Pontiacq et Viellepinte, exercera aussi la fonction de maire, puis il devient doyen du canton de Montaner ; il décède en 1828 et est inhumé sous le porche de l'église (voir « *Viellepinte, au cours du temps* »).

Sa sœur, Marie-Anne, épouse, à Pau, un certain Pierre Peyrouilh, négociant, originaire de Vidouze. Deux de leurs enfants, Alphonse et Ursule, bien que nés à Pau, reviendront à Viellepinte, qu'ils connaissent depuis leur enfance. Alphonse va épouser en 1828 Jeanne-Philippe Menvielle, veuve de Pierre Latorte, de Bosdarros, et fille de Dominique Menvielle, conseiller du roi au parsan de Montaner. La sœur d'Alphonse, Ursule, quant à elle, va épouser, cinq ans plus tard (11 juillet 1833), Marc-Clément Latorte, qui n'est autre que le fils né du premier mariage de sa belle-sœur Jeanne-Philippe Menvielle. Ainsi les deux familles Peyrouilh et Latorte, sont étroitement liées.

Le blason des Peyrouilh, descendants de Lestelon, va ainsi être redoré par la fortune des Menvielle, et Jeanne-Philippe va laisser le « château » de Lestelon au couple de son fils, pour aller s'installer en face, dans une ancienne métairie, qui deviendra ainsi la maison Peyrouilh.

Marc et Ursule Latorte vont avoir deux enfants : Philippine-Eulalie, née en 1834, et Jean-Jacques, né le 20 juin 1839. A l'âge de 20 ans, Philippine-Eulalie épouse, le 20 septembre 1854, Adolphe Desca, originaire de Vic-en-Bigorre. Habitant Vic, ils ont un fils, Auguste, qui, semble-t-il, s'établit comme épiciier à la maison Peyrouilh, mais qui décède à l'âge de 25 ans (1887). A la même époque, la maison Lestelou abrite la perception des impôts ; Jean-Jacques Latorte, le frère de Philippine-Eulalie, percepteur et notable de la commune de Pontiacq-Viellepinte, y décède en 1897, à l'âge de 59 ans, sans descendance.

Eux-mêmes désormais sans descendance et âgés, Philippine-Eulalie et Adolphe Desca décident de vendre leurs deux maisons de Viellepinte à Jean-Marie et Marguerite Raoul, qui, eux, s'installent à la maison Peyrouilh.

La maison Lestelou va ainsi demeurer sans habitants durant de nombreuses années. Elle est utilisée comme réserve de grain et comme grange, jusqu'au jour où, bien des années plus tard, Maurice Lalanne, le petit-fils de Marguerite Raoul, décide de la restaurer pour l'habiter avec sa femme et ses trois filles. Il décède accidentellement en 1977, mais sa veuve, Marie, née Mounicou, fait terminer les travaux et elle vient habiter la maison restaurée avec ses trois filles, Pascale, Anne-Marie et Valérie.

Marie épouse Michel Larrouyet, originaire de Siarrouy, et ils occupent actuellement (2023) la maison.

### **Manescou**



Située au cœur du hameau, lieu de passage et d'échanges au carrefour de la route de Pau et du chemin des Embarrats, la maison Manescou abrite la même famille depuis au moins une dizaine de générations.

Sous le règne de Louis XVI, Jean Clos-Manescou épouse Catherine Ninou (de la maison Prat voisine). Leur premier-né, Jean, voit le jour en 1778 ; il est suivi par deux autres garçons, Bertrand (1798) et Antoine (1801).

A la Révolution, Jean devient le premier officier d'état-civil de la nouvelle « municipalité » de Viellepinte.

Son fils, l'autre Jean, épouse en 1813 Marie Cazenave, originaire de Ger. Le couple va donner naissance à deux garçons : Bernard, né en 1816, et Jean, né en 1820.

A vingt ans, Bernard se marie une première fois, avec Jeanne Marque, de Pontiacq, avec laquelle il a une fille, Elizabeth. Devenu veuf en 1851, il se remarie, le 23 février 1854, avec Victoire Hourtolou, de Viellepinte. De cette seconde union naîtront trois autres enfants : Bertrand (1854), Marguerite (1856) et Dominique (1858).

En tant qu'ainé, c'est Bertrand qui doit reprendre l'exploitation familiale ; il épouse Marie Clavé, originaire de Séron, le 21 février 1888. Son frère cadet, Dominique, se marie et part vivre à Bédeille, tandis que sa sœur Marguerite épouse, en 1881, un certain Jean Desquerré.

Marie Clos-Manescau née Clavé donne naissance à une fille, Marie-Jeanne, le 12 décembre 1902, mais malheureusement le bébé décède 5 jours après ; Ainsi, Bertrand demeure sans descendance et la maison de Viellepinte est menacée de disparition ; il s'adresse alors à son frère Dominique, de Bédeille, et lui propose de prendre comme héritier son fils Joseph. Ainsi, il sauve à la fois la maison et le nom de Clos-Manescau...

Joseph épouse Catherine Lisonnat, de Maure, et vient s'installer à Viellepinte. Ils vont avoir deux garçons : Abdon, né en 1928 à Maure, et Pierre, né le 17 juillet 1934 à Viellepinte (avec une sœur jumelle, Valérie, qui ne survivra pas).

Abdon demeure célibataire. Son frère Pierre épouse, en 1961, Simone Perré-Escamps, de Montaner, avec laquelle il a également deux garçons : Joël, né en 1962, et Alain, né en 1964.

Simone décède en 1982 (voir « *Viellepinte, au cours du temps* »). Abdon, qui a effectué sa carrière professionnelle à la Préfecture de Pau, retourne, à la retraite, dans sa maison natale. C'est le second fils de Pierre, Alain, qui a repris l'exploitation agricole et occupe la maison en 2023.

## Marou



Située en plein virage de la côte de Pontiacq, la maison, dite Marou actuellement, a abrité à l'origine la famille Pyerot.

Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, Antoine Pyerot, qui est cocher au château de Pontiacq, épouse la fille de la maison. Ils ont un fils, Emile, né le 28 avril 1902, qui prend la succession de son père comme cocher, puis devient cantonnier. Emile épouse Marthe Pedeboscq, originaire de Vialer. , Le couple aura 4 filles (Marcelle, née le 27 mars 1931, Odette, née le 12 juillet 1932, Lucienne, née le 18 juillet 1934, Danièle, née le 11 septembre 1947) et 2 garçons (Jules, né le 6 mars 1940 et Jean).

Les filles quittent la maison, pour se marier ou aller vers un travail. Jules se marie à Morlaas. Son frère Jean – Jeannot – occupe la maison jusqu'à son décès ; depuis, la maison est inhabitée.

## Peyrouilh



Située en plein cœur du hameau, en bordure de la route de Pau, cette maison était à l'origine une métairie du « château », c'est-à-dire de la maison Lestelou.

Pierre Depierris Peyrouilh, originaire de Vidouze, né en 1759, épouse Marie-Anne de Lestelon, et ils ont deux enfants : un garçon, Alphonse, né à Pau en 1802, et une fille, Ursule, née à Viellepinte en 1807.

En 1828, Alphonse épouse Jeanne Menvielle, qui vient de Bosdarros, mais qui est native de Peyraube et est veuve depuis plusieurs années ; elle est la fille du conseiller du roi Dominique Menvielle.

A la suite du mariage de sa sœur Ursule avec Marc Latorte, le fils de Jeanne Menvielle, Alphonse et Jeanne vont s'installer dans la métairie, qui devient ainsi la « maison Peyrouilh ». Malheureusement pour la famille Peyrouilh, Alphonse et sa femme demeurent sans descendance.

Philippine-Eulalie Latorte, la fille de Marc et Ursule, épouse, le 20 septembre 1854, Jean Desca, originaire de Vic-en-Bigorre. Vers la fin du siècle, suite au décès de son propre fils, et au décès de son frère Jean-Jacques sans descendance, Philippine-Eulalie Desca, héritière (puisque fille à la maison Lestelou, et nièce à la maison Peyrouilh), vend les deux maisons à Jean-Marie et Marguerite Raoul.

Marguerite Petitjean, de Viellepinte, a épousé Jean-Marie Raoul, originaire de l'Ariège, et ils habitaient la maison dite « La Béarnaise » lorsque la maison Peyrouilh est mise en vente par Jean et Eulalie Desca. Il décident de l'acheter et s'y installent ; ils auront une fille unique, Augusta, née le 25 mai 1901. La maison Peyrouilh devient alors un lieu très fréquenté de Viellepinte, puisque Marguerite y tient une épicerie, un bistrot et un quillier, situé juste en face de l'église.

Augusta quitte la maison pour épouser Jules Lalanne, facteur à Sévignacq-Thèze, avec lequel elle a deux enfants, Emilienne (1925) et Jean (10 septembre 1930). A la mort de Joseph Rémy, le ménage retourne à Viellepinte, rappelé par la grand-mère Marguerite, et un troisième enfant, Maurice, naît le 10 avril 1936.

Entrepreneur dans l'âme, Maurice sera à l'origine, dans les années 60, d'une entreprise de battage, puis de transport, qui se développe rapidement. Il épouse en 1977 Marie Mounicou, de Pontiacq, avec laquelle il a trois filles : Pascale (197.), Anne-Marie (197.) et Valérie (197.). Il se met également à restaurer le «château», c'est-à-dire la maison Lestelou, dans l'intention de l'habiter.

Malheureusement, il décède accidentellement sur une route des Charentes en octobre 1977 ; sa veuve, Marie, fait cependant terminer les travaux en cours et vient s'installer au « château » avec ses filles (voir « maison Lestelou »).

C'est le frère aîné de Maurice, Jean (dit Jeannot), qui occupe la maison Peyrouilh. Depuis son décès, la maison est inhabitée.

## Planterose



Rouge, venue de Peyraube.

De ce mariage, vont naître quatre enfants, dont le nom de famille sera désormais Laurens : Jean (1826), Dominique Lucien (1830), Magdeleine (1833), et Marie-Sophie (1839).

Le 11 janvier 1851, un drame se produit : Jeanne Rouge décède, peut-être accidentellement, le même jour que sa fille Magdeleine, alors âgée de 18 ans.

En 1797, naît dans cette maison Bernard Alea-Planterose. Il est le fils de Jean Alea-Planterose, tailleur d'habits, et de Anne Senac, tisserande.

Pour une raison non élucidée, il semble que Bernard porte également le nom de Laurens, puisque c'est par ce nom qu'il signe l'acte de son mariage avec Jeanne

Quelques années plus tard, le fils aîné, Jean Laurens, épouse Isabelle Darré-Lacaussade, issue d'une famille aisée. Ils vont avoir deux filles : Paule-Sophie, née en 1857, et Pascaline, née en 1859. A partir de cette époque, la condition sociale de la famille semble évoluer et devient plus « intellectuelle » : ainsi, ce poète palois, Tannot de Edelreg, dédie en 1871, un poème patriotique enflammé à « la famille Laurens, de Viellepinte, en gage de reconnaissance et d'affection ».

Les filles reçoivent une éducation soignée, et Paule devient, sous la troisième république, receveuse des postes ; le bureau 747, desservant tout le canton, est en effet installé à la maison (qui est toujours désignée sous le nom de Planterose), et il y restera jusqu'en 1936, date de son transfert à Pontiacq, dans une ancienne métairie du château de Minvielle achetée par la municipalité.

Paule se marie avec Jean-Marie Cazenave, de Tarasteix, agent de ville à Tarbes. Ils ont un fils unique, Jean-Firmin, né le 28 septembre 1891. Ce garçon, qui possède une forte personnalité, reçoit une solide éducation en prolongeant son certificat d'études au collège de Lembeye, et il rentre dans l'administration des Postes, comme sa mère. Après une jeunesse tumultueuse, il épouse Louissette ..., de Larreule, avec laquelle il a deux enfants. Séparé de sa femme, il part en Algérie, d'où il revient ruiné, et il retourne en 1940 à la maison Planterose, où vit toujours sa mère, Paule. Engagé dans la résistance, il est arrêté par la Gestapo en 1944 et déporté à Buchenwald. Il décède en Allemagne (Wilmensthal) en mai 1945, quelques jours après l'armistice. Son corps est ramené à Viellepinte en 1946, et il est inhumé avec les honneurs. Sa veuve, Louissette (ils ne sont pas divorcés) revient alors vivre à la maison, où elle demeurera jusqu'à sa mort.

En 2002, la maison est vendue par la fille de Louissette à Pablo et Isabelle Dal Monte, un jeune couple qui vient de Nouvelle-Zélande pour s'installer en France, avec son bébé, Quinto. Lui est uruguayen, elle est française. En 2004, Quinto a une petite sœur, prénommée Maia. Malheureusement, en 2009, le couple se sépare et la maison est de nouveau mise en vente.

Elle est achetée, en juillet 2010, par la famille Sanchez, qui vient de la région de Digne : Rodrigue, Myriam, leurs trois enfants, et deux enfants adoptifs.

## Prat



A l'époque de la Révolution Française, naissent trois garçons dans la famille Ninou qui occupe cette maison : Jacques en 1786, Bernard en 1789, et, plus tard, Jean, en 1807. Jacques va épouser Catherine Lacoste et exercer le métier de meunier tout près de sa maison natale, au moulin de Viellepinte ; Bernard, lui, épouse Françoise Arnaubarry.

Jean, lui, se marie avec Marie Cazenave en 1848 et occupe la maison natale ; le couple a trois enfants, Henri-Prosper (1852), Françoise (1855) et Jeanne (1858).

A la suite du décès de son fils laissant la maison Arnaubarry sans avenir, le frère de Jean, Bernard, propose de faire son héritier Henri-Prosper. Celui-ci part ainsi habiter la maison Arnaubarry, dont il assure la descendance à la suite de son mariage avec Marie Jougla.

C'est peut-être ce départ qui est à l'origine de l'abandon de la maison, à la suite du mariage de ses sœurs. Le nom Prat disparaît des registres d'état-civil. La maison devient une métairie d'une exploitation de Bentayou, puis elle est occupée par des réfugiés espagnols.

Dernière minute : après avoir été utilisée comme bâtiment agricole, elle vient d'être rachetée : une lueur d'espoir ...



## Suzac

Pour terminer (l'ordre alphabétique fait bien les choses), la « maison » la plus récente, que je désignerai comme maison Suzac, en référence à ceux qui l'ont habitée les premiers ...

En 1957, Jean-Marie Caperaa (maison Jeanhaure) fait construire, en prolongement du hangar, une extension comportant deux niveaux, et destinée à recevoir un garage au rez-

de-chaussée, et la réserve de blé à l'étage. En 1961, le sol est encore en terre battue lorsque le repas de ma communion solennelle y est organisé.

En 1972, la maison Jeanhaure n'est plus occupée, suite au décès de Jean-Marie et au départ de sa veuve Irène chez son fils. L'aménagement en appartement du « garage » est entrepris (deux étés de travaux acharnés ...), et ma tante Mathilde, qui habite à Tarbes un petit logement avec Henri Suzac, son mari, vient l'occuper, revenant ainsi dans sa maison natale, d'abord durant les week-ends, puis définitivement lorsque Henri obtient sa mutation à Vic. Ils y habitent 23 ans, jusqu'à la mort de Mathilde en 1995 ; Henri continue ensuite à occuper seul la maison, mais une crise cardiaque l'emporte à son tour en 2005.

En 2007, l'intérieur est rénové à l'occasion du mariage de Julie Caperaa, en vue d'héberger des invités. Et l'occasion de louer cet appartement se présente, ce qui, en plus des nécessités économiques, m'a permis de redonner vie à cette maison qui a résonné des rires de nos enfants, heureux de pouvoir échapper à leurs parents pour aller se goinfrer de bonbons et de gâteaux, et se faire gâter en accompagnant « Tonton et Tatie » faire leurs courses à Vic.

C'est d'abord Joseph Fourcade qui occupe les lieux de 2007 à 2009, avant d'aller s'installer à Vic (il décède accidentellement en août 2010).

Hervé Blanquet, facteur à Vic, y habite jusqu'à sa retraite, avant d'aller rejoindre sa compagne Evelyne dans le Nord ; unanimement apprécié, tout le monde le regrettera, mais tout le monde est aussi content pour lui et lui souhaite tout le bonheur possible...

En 2011, c'est Christian Dujac, un de ses amis, qui a pris le relais et habite la maison Suzac, qu'il a baptisée « la petite maison du poète ». Il décède malheureusement en 2021 et son épouse Michèle continue à habiter la maison.

## LES MAISONS DISPARUES (\*)

*Des unes, il ne reste qu'un pan de mur, des autres il ne reste plus rien, rien qu'un espace cultivé ou un roncier... Elles sont tombées parce qu'il n'y avait plus personne pour restaurer leur toiture, parce que le dernier de leurs occupants n'avait plus la force de le faire, découragé par la misère, la malchance ou le malheur, à l'image de la Grande Guerre qui a fauché les forces vives de tout un quartier. Et pourtant, il y a eu là des lieux de vie, il y a eu aussi des rencontres et des amitiés, des cris d'enfants, des histoires d'amour ... La reconstitution de leur histoire est difficile, elle comporte certainement plus d'incertitudes et d'erreurs ; elle est simplement destinée à éclairer le promeneur, et peut-être à toucher son cœur ...*

*(\*) Le terme « disparues » s'applique ici aux maisons qui figuraient sur le premier cadastre napoléonien de 1836 ; la localisation des maisons d'autres familles apparaissant au 17<sup>ème</sup> siècle relèverait de la pure imagination ...*

### Bibé



Située sur le chemin qui porte son nom, entre la croix de Meillet et la route de Pau, la maison Bibé était une des plus importantes de Viellepinte au 18<sup>ème</sup> siècle. A la suite de la Révolution, la commune de Viellepinte est créée, et c'est Arnaud Bibé qui en est le premier maire, de 1793 à 1798.

Son fils Baptiste épouse en 1803 Magdeleine Sansot (sans doute) originaire de Maure. Le couple a de nombreux enfants : Ursule (1804), Paul (1806), Marguerite (1811), encore Ursule (1814), et Arnaud en 1815. Comme son père, Baptiste est maire de Viellepinte, de 1808 à 1814.

Paul, le fils aîné de Baptiste, épouse en 1828 Jeanne Herran, de Viellepinte, avec laquelle il a une fille, Jeanne, née en 1832. Veuf, il se remarie en 1841 avec Catherine Lacrabe, de Montaner, et la même année naît un fils, Arnaud.

Arnaud sera le dernier des Bibé puisqu'il meurt sans descendance, après avoir cédé la maison à ses voisins, la famille Raoul (maison Peyrouilh).

Après avoir servi de dépôt de matériel, cette maison a été rasée récemment, suite aux travaux relatifs à la déviation routière du centre du hameau.

### Cazaux



La maison dite Cazaux, située à l'angle de la route de Pau et du chemin de Bibé, a abrité au 18<sup>ème</sup> siècle la famille Mounet. Par ailleurs, au début du 19<sup>ème</sup> siècle, un certain Julien Cazaux, originaire de Morlaas, marchand de chiffons, s'installe à Viellepinte dans une petite mesure, sur le chemin du Couet, tout près de la maison Jeanhaure.

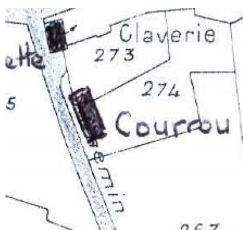
En 1830, ce Julien Cazaux épouse Elizabeth Mounet et le jeune couple Cazaux habite ainsi l'ancienne maison Mounet. Six enfants naissent de cette union : Jeanne (1831), Catherine- Marie (1833), Pierre (1836), Jean-Pierre (1838), Jean (1842) et Marie (1853). Jean-Pierre demeurera célibataire ; Jean disparaît à l'âge de 21 ans ; les filles demeurent célibataires ou quittent la maison pour se marier, ce qui n'est pas vérifiable par les actes d'état-civil.

Ainsi, c'est Pierre qui assurera la descendance de la famille en épousant tout d'abord, en 1864, Elizabeth Clos-Manescau, puis, à la suite du décès de celle-ci, il se remarie en 1867 avec Pauline Baradat. Deux enfants naissent de cette union : Jacques en 1867, et Marie en 1869.

A 28 ans, Jacques, qui est « casseur de cailloux », épouse, le 16 juin 1895, Francine Suzanne, née à Ponson-Debat, mais demeurant avec sa mère à Lamayou. En 1924, il vend à Edouard Caperaa, qui y installe sa forge, la maison Morlaas qu'habitait autrefois son grand-père Julien.

Le couple vit dans la pauvreté. Jacques Cazaux décède le premier, laissant sa femme Francine, aveugle, réduite à quémander son pain dans les maisons voisines. A sa mort, la maison demeure inhabitée, et il ne reste aujourd'hui qu'un pan de mur pour rappeler que là aussi, malgré les souffrances, ce fut un lieu de vie.

## Courrou



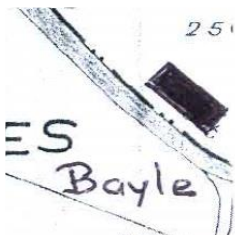
Voisine de la maison Paquette, la maison Courrou était située sur le chemin de Larrouyat, à proximité d'une source où plusieurs ménagères venaient puiser leur eau.

Dans cette maison, plusieurs enfants naissent entre 1830 et 1853 : Anne (1830), Jacques (1834), Jean (1842), et Jeanne (1853). En 1871, Jacques Courrou (dont l'acte de naissance n'a pas été retrouvé) épouse Marie Brabet. Le frère de cette Marie, José, épouse quant à lui la sœur de Jacques, Jeanne Courrou, en 1886.

Jacques et Marie ont plusieurs enfants, mais le malheur ne leur est pas épargné. Il ont d'abord un garçon, Jean-Marie (1872), une fille, Julie (1876), qui décède à l'âge de un an, encore un garçon, Cyprien (1879), et Edouard (1881), qui décède à l'âge de 7 ans.

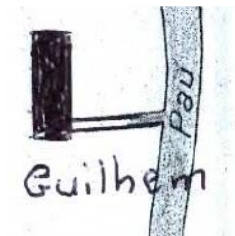
Eugénie Courrou, qui est ouvrière agricole à Vic-en-Bigorre, épouse Romain Lahondan et lui donne un fils, Jean-Joseph, né le 9 avril 1908.

## Guilhem - Bayle



Deux maisons sont associées à la famille Bayle. La première, située sur la Côte vieille, au-dessus de la maison Larrouyat et à la limite de Pontiacq, figure sur le premier cadastre napoléonien ; la seconde, dite « maison Guilhem », située au pied du Poey de Maure, à la sortie de Viellepinte en direction de Pau, figure sur le cadastre du 20<sup>ème</sup> siècle, tandis que l'autre a totalement disparu.

Au début du 19<sup>ème</sup> siècle, Pierre Bayle et Jeanne Toqueboi ont au moins deux enfants : Pierre, né en 1793, et Jean, né en 1803. A 29 ans, le 14 novembre 1822, Pierre Bayle dit Guilhem épouse Jeanne Hourtolou, de Viellepinte. De cette union naissent Bernard (1822), Isabeau (1825), un autre Bernard (1829), Marie (1832) et Jean (1835).



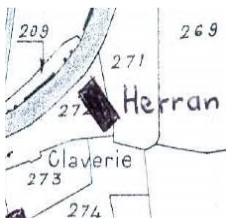
L'ainé, Bernard, va épouser Jeanne Matilas Gaillardanne, et il est vraisemblable que

c'est lui qui a construit la maison au pied du Poey de Maure, au lieu-dit « la pradole ». Le couple donne naissance à quatre enfants : Pierre , Romain, Jean et Marie.

Pierre épouse Maria Baylot, originaire de Sedze-Maubecq, et ils vont avoir trois filles, qui, paraît-il, étaient très belles : Marie (1898), Aline (1901) et Gabrielle.

Que s'est-il passé ensuite ? Les filles, qui sont nées à Sedze-Maubecq (?), vont sans doute travailler, en tout cas habiter Bordeaux ; les deux premières demeurent célibataires, la troisième se marie, puis divorce. En 1929, 7 ans après la mort de Pierre à Viellepinte (1922), sa veuve, qui est partie rejoindre ses filles à Bordeaux, vend les terres du Poey de Maure à Edouard Caperaa, puis la maison, abandonnée, disparaît, et il n'en reste aujourd'hui qu'un portail d'entrée, enfoui dans la verdure.

## Herran



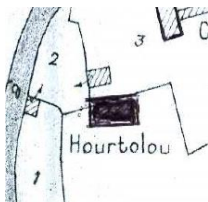
Au bas de la côte montant vers Pontiacq, la maison Herran a disparu depuis longtemps, sans doute vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.

En 1770 et 1772, naissent deux frères, prénommés Jean. L'ainé, qui devient charron, épouse Magdeleine Petit-Jean, avec laquelle il aura une fille, également nommée Magdeleine. Le cadet, dont le métier est brassier, épouse quant à lui une autre viellepintaise, Anne Clos-Manescou, et ils ont cinq enfants : Jeanne (1803), Jean (1806), Françoise (1810), Jean (1814), et Anne (?).

En 1828, Jean Herran fils se marie, à 22 ans, avec Marie Luquet, fileuse, originaire de Viellepinte également, et le couple a une nombreuse descendance : Jeanne (1830), Jeanne encore (1831), Barthélémy (1833), Clémentine (1835), Jeanne (1836), et Bernard (1842).

Pourtant, le nom des Herran disparaît, ainsi que la maison, à la suite notamment de la disparition des garçons qui étaient demeurés célibataires.

## Hourtolou



Voisine des maisons Clos et Cazaux, la maison Hourtolou était située à la sortie de Viellepinte, en direction de Pau.

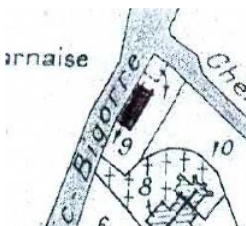
Baptiste Hourtolou épouse en 1803 Magdeleine Sansot, sans doute originaire de Maure. Ils ont de nombreux enfants : Jean (1808), Dominique (1811), Anne (1814), Magdeleine (1815), Marie (1823), Victoire (1824), et Bernard (1826).

Victoire épouse Bernard Clos-Manescau en 1854, et Magdeleine épouse ... Tort en 1839.

Leur frère, Dominique, est maire de Viellepinte de 1830 à 1844, c'est-à-dire jusqu'à la fusion de la municipalité avec celle de Pontiacq.

En 1849, Bernard épouse Marguerite Bourdalé, avec laquelle il a deux enfants, Dominique (1851) et Pierre (1852).

## La Béarnaise



Très peu d'informations sur cette petite maison située au carrefour, près de l'église, si ce n'est son occupation, au début du 20<sup>ème</sup> siècle, par ... Raoul et sa femme Marguerite née Petitjean, avant leur acquisition de la maison Peyrouilh.

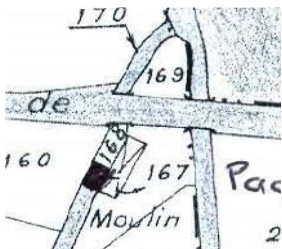
## Malé



La maison Malé était située à l'écart du hameau, à l'extrémité de la Pradole en direction de Pau, à la bifurcation entre le chemin de Maure et le chemin montant vers le Poey de Maure. Son histoire n'a pu être reconstituée actuellement avec assez de

certitude pour qu'elle soit rapportée, même partiellement.

### Moulin (Le)

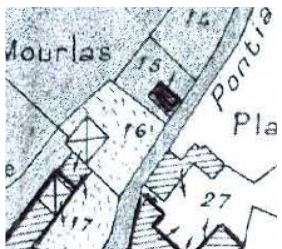


Le moulin était habité par la famille des meuniers, qui devaient surveiller le comportement de la roue, de nuit comme de jour, et gérer l'écluse d'alimentation du canal de dérivation.

Cette tâche était assurée vers 1800 par Jacques Ninou « dit Prat ». Marié à Catherine Lacoste, il a trois enfants : Bernard (1820), Jean (1824) et Jacques (1824).

Le moulin est ensuite racheté par Joseph Remy, qui épouse en 1891 Pascale Bonnacaze. Veuf, il a ensuite une liaison avec Marguerite Raoul, qui est veuve également, ce qui vaut au couple un « charivari » retentissant, selon les traditions de l'époque. A sa mort, il lègue le moulin aux descendants de la maison Peyrouilh.

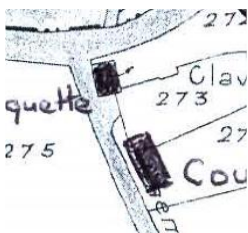
### Morlaas



Il s'agissait d'une mesure, dont les murs étaient en terre, située sur le chemin de la Cascarre, en montant vers le Couet, tout près des maisons Jeanhaure et Planterose. Elle était occupée par Julien Cazaux, venant de Morlaas (d'où peut-être le nom), puis elle a été vendue par son petit-fils Jacques à Edouard Caperaa qui y a installé sa forge. Tous les paysans des alentours

venaient y faire ferrer leurs bœufs et leurs chevaux.

### Paquette



Entre les maisons Courrou et Herran, au pied de la côte de Pontiacq, la maison Paquette

abritait au 18<sup>ème</sup> siècle une famille qui n'a pu être identifiée ...

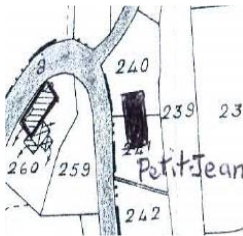
Justin Paquette épouse Maria Lassalle en ... Le couple aura plusieurs enfants : Jean-Marie Eloi (1888), Anna-Olympe (1890) qui décède à l'âge de un an, Yvonne (1892), Vincent (1895), et Joseph (1897).

L'ainé, Jean-Marie Eloi, est tué au cours de la bataille de la Marne, en juillet 1914.

Yvonne épouse ... Lalanne et part vivre à la maison Capera, où elle habitera longtemps, seule avec son fils Justin.

La maison n'est plus occupée que par son frère Joseph, ( ? ) qui disparaît sans descendance.

### Petitjean



La maison Petitjean était située à la sortie du virage en montant, à la mi-côte de Pontiacq, où elle était plutôt connue sous le nom de « Pignarol ». Petitjean était le nom de la famille qui y vivait, suite au mariage, en 1810, d'un certain Petit Jean avec Magdeleine Rouge, la fille de la maison. Aucun acte de mariage n'a pu être retrouvé par la suite ; une explication serait qu'il y a eu des naissances d'enfants naturels. Les derniers enfants identifiés sont Jean-François (1871), Marguerite (1879) et Joseph (1881).

### REFERENCES

Témoignages : Jeannot Lalanne, Emilienne Lalanne, Abdon et Pierre Clos-Manescau

Archives Départementales des Pyrénées-Atlantiques

Recensements

